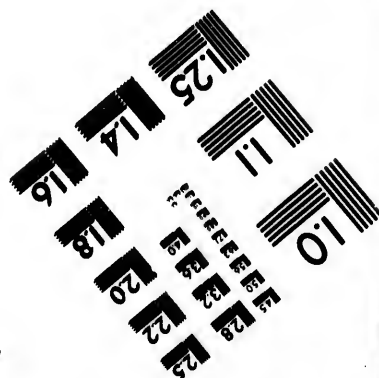
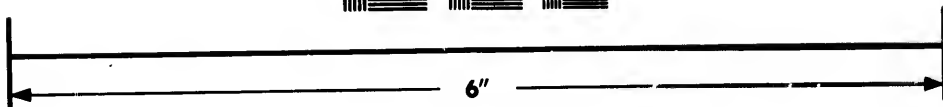
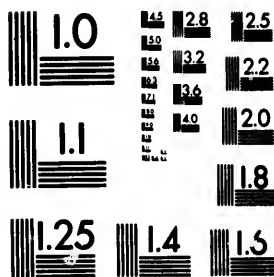


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				X							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

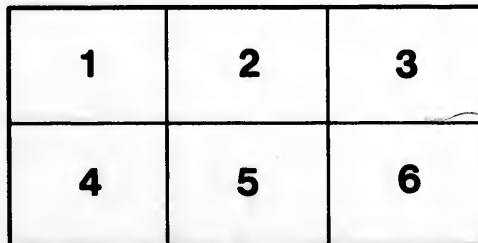
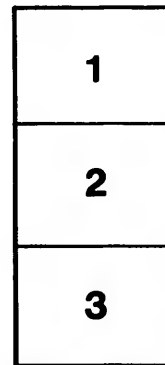
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errate
d tn
t
e pelure,
on à

Rjuda
179

Arvois
March 1 18 300000

5/10 46'

L

N

T

C

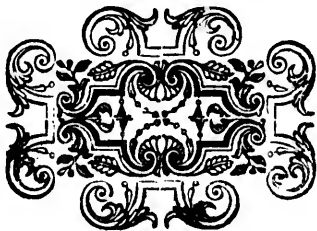
LETTRES

IROQUOISES.

NOUVELLE ÉDITION

Revue & corrigée.

TOME PREMIER.



A IROCOPOLIS,
CHEZ LES VÉNÉRABLES.

M. DCC. LV.



L I R

PRE



Vaillans.
en *Europ*
surpris d
& des P
nous dan
idées. Le
m'as don
firs & to
auxquels
J'ai vend
de l'or. J
Peuples v

Tome I.



LETTRES IROQUOISES.

PREMIÈRE LETTRE.

JE t'écris, vénérable Alha, pour m'acquitter de la commission que tu m'as donnée au jour de l'assemblée de nos Vaillans. J'ai traversé les mers habillé en *Européen*, & j'ai été extrêmement surpris de trouver des Pays délicieux, & des Peuples tout-à-fait différens de nous dans leurs manières & dans leurs idées. Les balots de pelletterie que tu m'as donnés, m'ont procuré tous les plaisirs & toutes les commodités de la vie auxquels je me suis bientôt accoutumé. J'ai vendu ces dépouilles de bêtes pour de l'or. Je ne fais quelle vertu divine ces Peuples voient dans ce métal : ils sont

remplis de joie à son aspect; ils en estiment plus un morceau dur & massif, qu'un poisson ou un bœuf. J'avois grande envie de rire de cette idée singulière : je croyois d'abord avoir manqué de probité, en leur donnant si peu de chose pour avoir des habits & du vin. Ils partagent cet or en petits morceaux plats & ronds, pour en porter plus facilement dans les voyages, & pour leurs emplettes. En vérité, sage Alha, ces hommes sont bien fous ou bien stupides. Nos pères, aussi anciens que le soleil, nous ont laissé pour tout héritage leurs arcs, leurs flèches & des peaux d'animaux : ces choses sont utiles à la vie. Ce que je ne puis comprendre, c'est que parmi ces nations bizarres, il y a des pauvres & des riches; distinctions inconnues dans nos heureux déserts. Que j'aurai de choses à t'écrire! Je doute fort que nos illustres *Iroquois*, quand ils seront bien informés, se résolvent jamais à bâtir des Villes & des Temples, à vivre avec des loix aussi

bart
que
V
avan
vicill
nous
sa fa
Alha
ment
jusqu
port
que c
désert
nes : l
pour
grand
pêche
seaux

J E t'
que
que

barbares, & aussi contraires au bon sens, que celles de ces Pays singuliers.

Voilà ce qu'ils me font penser d'eux avant que je les connoisse à fond. Ce vicillard majestueux, qui s'insinua parmi nous, nous gagna par ses présens & par sa sagesse; mais je te conseille, sublime Alha, de ne point souffrir de changement parmi nos femmes & nos enfans, jusqu'à ce que je t'aie fait un fidèle rapport des mœurs de ces Peuples. Tu fais que ce vicillard, avant de quitter nos déserts, m'apprit le François en six lunes: le Peuple qui parle ce langage, passe pour le plus cultivé de ces climats. Que le grand Esprit te donne bon feu & bonne pêche; qu'il dirige tes flèches sur les oiseaux du ciel & les animaux de la terre.

II. L E T T R E.

JE t'avoue, vénérable Alha, que je suis quelquefois enchanté des douceurs que je goute dans ces climats: il faut

que ma raison fasse des efforts continuels, pour vaincre la magie qui m'entraîne. Il me semble souvent que je rêve, ou qu'en effet je suis parfaitement heureux : je ne souffre ni de la faim, ni de la soif, ni du froid, ni du chaud : quand j'ai bu de leurs liqueurs divines, je crois être avec le grand Esprit : leurs lits sont faits pour les délices : ils marchent dans des voitures, que des animaux enlèvent avec une légèreté incroyable. Je suis venu en volant de *Nantes* à *Paris* : ce sont deux Villes, c'est-à-dire deux amas d'habitations. La pluie, la neige & les frimats ne tombent plus sur moi : leurs nourritures sont délicieuses ; & je jouis de tous ces biens par le moyen de ces matières inanimées qu'ils estiment beaucoup. J'ai eu long-tems une erreur dans l'esprit, & j'en rougis à tes pieds : j'ai cru que les ames de nos sages *Iroquois* venoient après la mort, jouir dans ces Contrées voluptueuses de la recompense de leurs vertus, en se re-

vétan
bient
vu co
ami?
voisin
j'ai co
ces h
les an
fais, r
patric
voirs
On
charm
plaisir
ras t'i
s'assen
le ciel
comm
Dieu
habita
leurs
en soi
répan
Là j'ai

vêtant de nouveaux corps ; mais j'ai été bientôt détrompé par les crimes que j'ai vu commettre ici. Le croirois-tu , cher ami ? ils refusent à leurs freres & leurs voisins les choses nécessaires à la vie : j'ai conclu delà qu'il étoit impossible que ces hommes heureux & opulens fussent les ames de nos saints *Iroquois*. Tu le fais , respectable Alha , si nos sages compatriotes ont jamais manqué à ces devoirs de l'humanité.

On me conduisit hier dans un lieu si charmant , que j'en suis encore ivre de plaisir : je ne fais , cher ami , si tu pourras t'imaginer rien de semblable : là on s'assemble sur la fin du jour. Pour nous le ciel est le temple de la divinité ; mais comme ces Peuples se vantent que leur Dieu habite avec eux , j'ai cru que cette habitation surprenante étoit le lieu de leurs adorations nocturnes. Quoiqu'il en soit , je crois que le grand Esprit y répand ses faveurs les plus sublimes. Là j'ai vu des hommes brillans comme

le soleil descendre & monter aux cieux, des campagnes immenses & des mers se multiplier & changer sous mes yeux. Représente-toi ce que feroit le Créateur s'il te montrait en un instant tous les climats du monde, en les rapprochant de toi, & les faisant paroître & disparaître tour à tour. Tel autrefois forma l'univers, selon les enseignemens de nos peres. Tu dirois qu'ils ont emprunté les étoiles aux cieux, pour en couvrir leurs têtes & leurs vêtemens. Semblables à des Dieux, ils semblent avoir soumis à leur empire tous les élémens. Le bois, le croirois-tu, cher Alha ? parle dans leurs mains, & exprime des sons inexplicables : nos chansons ne peuvent t'en donner une idée. Je ne puis entendre ces accens divins sans perdre la parole & le sentiment : il me semble que cette volupté me fait mourir & vivre.

J E
ja
j'e
tries
ma c
fence
ler p
ves d
vers
cieux
ce. Je
ser la
misté
tû, j
parle
soien
font
avec
ces f
je cr
créa

III. L E T T R E .

JE me promenois ce matin dans les jardins du Palais de leur Monarque; j'en examinois les beautés & les simétries, & les comparois aux charmes de ma chere *Glé*, que je t'offre en mon absence, vénérable Alha, afin de la consoler par des enfans. Une troupe d'esclaves d'une beauté rare, distribuée en divers lieux des jardins, immobile & silencieuse, inspiroit du respect pour le Prince. Je me suis approché pour leur adresser la parole; & croyant qu'il y avoit du mystère dans ces lieux sacrés, je me suis tû, jusqu'à ce que voyant des *François* parler, je leur ai demandé ce que faisoient là ces hommes étonnans : ils se sont mis à rire, & m'ont fait connoître avec insulte, que j'étois aussi stupide que ces figures. En vérité, vénérable Alha, je crois encore que c'est une espèce de créatures humaines que nous ne connois-

sons point : elles marchent, elles s'affaïssent, elles regardent, elles respirent, leurs corps sont flexibles, elles tirent de l'arc, & font tout ce que nous faisons : qui sait si des Pays inconnus pour nous, ils n'ont pas enmené ces hommes extraordinaires : ils disent qu'ils sont nés en *France*, mais je n'en crois rien : leurs femmes pourroient-elles engendrer ces colosses ? il y en a, dit-on, dans tous ces climats, chez les Illustres. En vain m'ont-ils montré les instrumens avec lesquels ils prétendent les former : tout étranger que je suis, je fais comment se font les figures humaines ; & mes enfans ne se font pas faits à coups de massue, ni par un instrument de fer. Que le grand Esprit est admirable ! quelle diversité prodigieuse dans ses ouvrages, mon cher Alha ! que je voudrois le posséder ici ! Ces Peuples ont une espèce de magie, pour représenter aux yeux tout ce qu'ils veulent. Je me vois par-tout sans savoir comment cela est possible. Cet instru-

ment
feau, e
repro
plus ;
me pa
image

Par
enfans
vas les
douce

C
s'i
mond
Alha!
nous j
tre lib
réflex
fin de
ceil tr
succée
ges r

ment ressemble à l'onde claire d'un ruisseau, où mille portraits s'effacent & se reproduisent. Ces peuples font bien plus; ils fixent tous les traits d'un homme par des couleurs, & forment des images durables.

Partage, cher Alha, la chasse avec mes enfans; & si le froid les incommode, vas les conduire dans une Contrée plus douce & plus propre à leur délicatesse.

IV. L E T T R E.

Ces Barbares comptent les tems, & s'imaginent calculer la durée du monde. Quelle extravagance, mon cher Alha! nous avons bien d'autres pensées: nous jouissons de nos déserts & de notre liberté, sans nous attrister par des réflexions, qui nous annonneroient la fin de nos douceurs: nous voyons d'un œil tranquile & insensible, une lune se succéder à l'autre; & nos vénérables Sages nous apprennent à ne jamais les

compter. L'ennui de vivre, ou l'inquiétude de ne pas vivre assez, sont également injurieux au Maître du monde. Que m'importe de savoir en quel instant je vis, tandis que je néglige la vie heureuse? Le tems est pour les hommes un océan profond & impénétrable dont on ne peut compter ni les gouttes d'eau ni les grains de sable.

Je crois, mon cher Alha, que ces gens-ci ne savent pas mieux que nous quelle heure il est. Les tems chez eux sont réglés par les horloges, & chez nous par la naissance & la mort : l'heure frappe pour nous sans nous surprendre, & malgré mille avertissemens, ils meurent ici sans y penser.

Ils passent pour sçavans, parce qu'ils font des recherches curieuses sur la nature; mais je m'apperçois, en raisonnant avec eux, qu'à la fin de chaque question il en reste une dernière à laquelle ils ne peuvent répondre. Je conversois, il y a quelque tems, avec un de leurs sacri-

ficateur
à me v
n'assist
je ne co
un nou
mes de
nivers p
digieux
m'abor
il me p
magnif
quois; n
après c
quelles
une fou
pouvoi
parler
d'échau
jours à
Franço
sentime
En v
vons p
les apr

ficateurs, que la curiosité avoit engagé à me venir voir : il étoit informé que je n'assistois point à ses cérémonies, & que je ne connoissois point sa religion : c'étoit un nouveau motif pour lui, car ces hommes désirent avec ardeur que tout l'univers professe leurs dogmes, tout prodigieux & inconcevables qu'ils sont. Il m'aborda d'un air grave & assez libre : il me parla de *Dieu* dans des termes aussi magnifiques que ceux de nos sages *Iroquois* ; mais je fus surpris de voir bientôt après ce vénérable me raconter je ne sais quelles apparitions du grand Esprit, & une foule confuse d'histoires que je ne pouvois croire sensément. Je le laissai parler tant qu'il voulut & me gardai bien d'échauffer sa colère : un étranger a toujours à craindre, quoique d'ailleurs les *François* se piquent de liberté dans leurs sentimens.

En vérité, mon cher Alha, nous n'avons pas besoin de nouvelles merveilles après la formation de l'univers. Le

grand Esprit s'est caché à nos yeux, & nous a fait tels qu'il veut que nous soyons : c'est se plaindre de la magnificence de ses œuvres, c'est attaquer sa sagesse, que de vouloir reprendre & corriger l'homme. Ces gens-ci sont tristes & fâcheux : ils gémissent de leur sort, & en font un point de leur religion. Pour nous, vénérable Alha, nous connoissons mieux le grand Esprit : nous le louons avec joie, & nous portons devant lui un cœur toujours pur & un esprit serein. Je me suis enfin déterminé à m'instruire dans leurs sciences; & j'ai deux vénérables qui ne me quittent point : j'étudie nuit & jour : je m'asservis à cent leçons barbares, & qui me semblent puérides : j'apprens le Latin & le Grec, deux jargons qu'on ne parle plus parmi les hommes, & que ces gens-ci prétendent savoir par tradition. Il y a bien des termes sur la signification desquels ils contestent : je ne m'en étonne pas : les Romains & les Athéniens ne

ne font
cès. L
un *Fr*
très-m
tin en
mon c
dont o
mes q
& qui
Rois,
ont fai
Tu
point
tre Pa
état de
Nation
imiter
valent
dre p
éclairé
prunt
en att
res; j
pagn

ne sont plus là pour décider leurs procès. L'un de mes deux vénérables est un *François* ivrogne, qui parle, dit-on, très-mal sa Langue, mais qui fait le Latin en perfection. Tu ne le croirois pas, mon cher Alha, on apprend ici tout ce dont on n'a que faire : on voit des hommes qui savent les histoires anciennes, & qui ignorent jusqu'au nombre de leurs Rois, les différens établissemens qu'ils ont faits, leurs vices & leurs vertus.

Tu vois, sublime Alha, jusqu'à quel point je me gêne pour être utile à notre Patrie ; juge après cela si je serai en état de te rendre un compte exact de ces Nations, que nos vaillans voudroient imiter. Oui, mon cher Alha, si elles valent mieux que nous, il faut les prendre pour modèles ; si elles sont plus éclairées & plus heureuses, il faut emprunter d'elles ce qui nous manque. Vis en attendant comme ont vécu nos peres ; jouis de tes rivières & de tes campagnes, où regne l'innocence & la tran-

quilité. Les Habitans de cette Ville immense, où je suis, chérissent les champs & la verdure : ils vont à certains jours & dans certaines saisons en goûter le repos avec empressement : ils ne sont à la Ville que par la nécessité du commerce, & font assez comprendre que nous sommes faits les uns & les autres pour ces douces retraites, où nos vaillans habitent toujours. Leur Roi n'a pas, dit-on, de plus grand plaisir que celui de parcourir les forêts à la chasse : ils conviennent que c'est la plus noble occupation de l'homme : tout le monde ici ne peut pas s'en occuper librement : ils réservent aux Illustres le droit d'égorger des bêtes. Ces Grands ont les mêmes inclinations que nous : j'ai conversé avec quelques-uns d'eux : en vérité, vénérable Alha, ils ne croient point ce que disent leurs sacrificateurs : ils pensent du grand Esprit tout ce que nous en ont appris nos peres : ils l'adorent comme nous par la jouissance des plaisirs, &

croie
fes q
les i
cœur
blim
ces;
moig
mon

T
pere
Les e
jetter
folie
tre l
ne f
de v
le g
rem
fan
cra

croient aller à lui par les routes délicieuses qu'il nous a tracées, & vers lesquelles il entraîne amoureusement notre cœur. Sers de pere à mes enfans, sublime Alha; défens-les des bêtes féroces; apprens-leur à tirer de l'arc, & témoigne à ma chere *Glé* ma tendresse & mon amour.

V. L E T T R E.

TU me mandes que tu as rendu les derniers devoirs à mon vénérable pere : je me réjouis de sa mort fortunée. Les enfans ici, à la mort de leurs parens, jettent des cris & des sanglots. Quelle folie, mon cher Alha, de s'affliger d'être homme, & d'en finir la carrière! je ne fais pas ce qu'ils prétendent, si c'est de vivre toujours ou de s'irriter contre le grand Esprit. La crainte & l'espérance remuent tous les cœurs de ces nations, sans connoître véritablement ce qu'ils craignent, ou ce qu'ils espèrent. Le

grand Esprit n'a-t'il pas pourvu à tout en nous mettant ici-bas? sous son empire quelqu'un est-il à plaindre? Y a-t'il des malheureux? Mon pere est mort, & je gémirois de le voir entre les mains du Pere de la Nature? Non, mon cher Alha, je ne le ferai jamais : que tu me consoles en m'apprenant que ni les bêtes féroces, ni nos ennemis ne l'ont dévoré! Que ma femme & mes enfans, que toi, le plus cher de mes amis, lui avez donné votre cœur pour tombeau; usage saint que nos peres nous ont transmis, mais ignoré dans ces climats impies! Soleil, éteins la lumière à ce spectacle dénaturé! Les enfans ici jettent indignement ceux qui leur ont donné le jour, dans des fosses creusées par l'insensibilité & par la barbarie. Ils abandonnent aux vers de la terre, ceux qui sont le principe de tous leurs biens. Ah! cher Alha! ce n'est qu'à nous qu'il est donné de chérir véritablement nos peres. Leur sang auguste coule dans nos
vei-

vein
serv
Jam
terre
l'heu
térie
défe
nos
se tr
mul
tu, r
nou
fond
oui,
fon
qui
sacr
rien
res
ma
mo
div
qu
co

veines, & devient immortel en se conservant de générations en générations. Jamais les *Iroquois* n'ont engraisé la terre, jamais les animaux n'ont brouté l'herbe sur leurs corps. Les races postérieures ne sont pas détestées dans nos déserts comme dans ces climats. Plus nos enfans s'éloignent de nous, plus ils se trouvent mêlés & confondus avec une multitude d'illustres ayeux. Croirois-tu, mon cher Alha, que les *Européens* nous fissent un crime de notre piété profonde ? Je te le dis avec étonnement ; oui, tel est le renversement de leur raison : ils ont horreur des mammelles qui les ont allaités, & de ces dépouilles sacrées dont le ciel les a fait naître. Ils rient, les insensés qu'ils sont, des mystères redoutables de nos banquets, où nos mains sont armées par le respect & l'amour : s'ils favoient la vertu secrète & divine qui nous y est communiquée, quel amour pour le grand Esprit nous concevons après ces repas saints, où la

vertu s'incorpore à nous ! s'ils favoient quelle ardeur ces chairs sacrées nous inspirent pour la patrie & pour nos enfans que nous regardons comme le sanctuaire où la mort nous transportera un jour , pour revivre de nouveau , pour être l'ame de leur ame, & pour laisser dans leur tendre sein l'impression de nous-mêmes , & le souvenir continuel de nos paroles & de nos actions ! O ciel ! que d'*Européens* seroient meilleurs s'ils nous imitoient ! Je lisois , mon cher Alha , ces jours passés sous les yeux d'un de mes pédagogues , que la plupart des grands hommes avoient eu des enfans indignes d'eux ; d'où crois-tu que viennent ces effets ? c'est parce qu'ils n'ont pas mangé leurs peres. Les Rois de ces Pays devroient ordonner que les seuls grands hommes fussent mangés par leurs enfans , afin de former dans la suite des générations une race d'illustres comme nous. Mais à quoi bon ces réflexions , cher Alha ? ils marchent tous dans les

téné
difer
se fa
don
les c
ne v
man
Cou
ce q
ils o
ce q
ne le

L
viva
éper
il fa
nôtr
se ,
mou
trev

ténébres & dans la honte. Comment disent-ils que *Jesus* les divinise? C'est en se faisant manger par eux. *Jesus* leur a donc donné les mêmes leçons que celles que nos ayeux nous ont laissées. Je ne vois ici que des enfans qui n'ont pas mangé leur pere. On m'en montre à la Cour & dans tous les Etats. En effet, si ce que me disent les *François* est vrai, ils ont eu des hommes admirables; mais ce que je fais, c'est que leurs descendans ne leur ressemblent pas.

VI. L E T T R E.

L Es femmes de ces climats sont charmantes; l'enjoûment, les graces, la vivacité, la liberté me les font aimer éperdûment. En vérité, mon cher Alha, il faut être raisonnable pour aimer les nôtres; mais celles-ci jettent dans l'ivresse, leurs vêtemens sont faits pour l'amour, & les charmes qu'ils laissent entrevoir aux jeux, surpassent la beauté de

l'aurore. Tu fais, mon cher Alha, les loix du grand Esprit, & qu'il nous avertit d'aimer par les objets qu'il nous présente. Ici on se fait un devoir d'aimer ce qu'on hait, & de haïr ce qu'on aime. Delà viennent ces humeurs bizarres, & ces ennuis qui les dévorent : ils s'associent sans retour, & malgré la tyrannie où ces loix malheureuses retiennent la Nature, ils n'osent ouvertement en briser les chaînes. Il est vrai, cher Alha, qu'ils ne le font que pour contenter leurs Sacrificateurs. Dociles en effet au penchant qu'ils devoient suivre avec autant de simplicité que nous, ils se dédommagent de leur servitude. Le croirois-tu, cher Alha ? ce n'est point l'amour qui forme ces nœuds, ce sont des parens mélancoliques & intéressés, qui prescrivent à ces jeunes victimes une tendresse qu'elles n'ont point. Ce ne sont point ces mouvemens inexplicables des cœurs, qui les unissent, ces effusions involontaires d'amour, ces attraits qui nous en-

tra
bro
van
ter
diff
par
les
ble
con
fait
& i
bra
dou
gra
fam
dre
mo
Le
fren
tou
ne
la f
éca
a p

trahent à notre insçu; c'est une idée sombre & réfléchie, qui part du sein de l'avarice & de l'ambition. Tout est ici bouleversé, mon cher Alha, les rangs & les distinctions enfantés par le hazard, séparent les Bergères des Bergers pour lesquels elles étoient nées: & pour comble de caprice, leur arrive-r'il de se rencontrer & de s'appercevoir qu'ils étoient faits l'un pour l'autre, les loix cruelles & injustes viennent troubler leurs embrassemens, & les plonger dans des douleurs éternelles. Il faut, disent ces graves tirans, fixer l'état des biens & des familles; sans cela tout seroit en désordre sur la terre. Ah! sublime Alha, le monde n'est-il pas une unique famille? Le premier homme n'étoit-il pas pere, frere & époux de la première femme tout à la fois? Chez nous tous les biens ne sont-ils pas communs? Nous suivons la simple Nature, pourquoi s'en sont-ils écartés? C'est ce premier égarement qui a produit tous les autres. Ces principes

détestables ont été sanctifiés, & tous ces maux sont devenus nécessaires. Chez nous toutes les conditions sont égales: le cœur seul décide de nos engagements; il nous lie & nous délie à son gré. Il n'en est point parmi nous qui ne trouve à la fin le repos de tous ses desirs.

Voilà, mon cher Alha, où se sont terminées ces sciences & ces raisonnemens par lesquels ils prétendent l'emporter sur nous. Courbés sous leurs chaînes onéreuses, ils osent nous montrer leur liberté. Plus on fuit la simplicité de la Nature, plus on s'égare. En vain par des caprices consacrés au préjudice de ses loix, veut-on substituer d'autres loix, tôt ou tard elle nous ramène à elle, & dissipe, malgré nous, les préjugés qui semblent affoiblir son aimable empire.

Je te jure, mon cher Alha, que je ferois ici plus de prosélites, que n'en a fait dans nos déserts le vicillard à barbe vénérable, en nous prêchant son Dieu. Toutes les femmes panchent vers nos

idée
cette
je d
illu
M
plus
mais
Elle
me
elle
voir
blan
& t
Si G
est n
cette
dois
C'est
gest
trên
tien
d'ép
I
de

idées, & plus je connois les habitans de cette Ville prodigieuse où je suis, plus je découvre qu'ils pensent comme nos illustres *Iroquois*.

Moyennant un sac d'or, je possède la plus aimable des créatures. Je n'ai jamais goûté en ma vie de plaisir plus pur. Elle a le cœur tendre & passionné; elle me préfère aux François les plus beaux; elle se meurt, si je manque un jour de la voir & de l'embrasser. Sa peau est plus blanche que la neige; ses yeux sont vifs & touchans; son sein inspire la tendresse. Si *Glé* n'étoit pas ma sœur comme elle est mon épouse, la passion que j'ai pour cette *Européenne*, effaceroit celle que je dois avoir pour la mere de mes enfans. C'est à présent que je reconnois la sagesse de nos usages. La tendresse extrême qu'un frere a pour sa sœur, soutient celle que je lui dois en qualité d'époux.

Ici c'est un crime que de donner trop de force à l'amour. Les liens du sang,

dès qu'il s'agit de mariage, sont des obstacles à l'union. Elles sont odieuses & détestables ces liaisons si propres à concilier les cœurs. On prend par caprice & par des feux volages, des femmes étrangères. Juge, mon cher Alha, si ces motifs d'amour sont puissans. Helas! ils s'effacent un jour après. C'est un crime digne du feu de trouver dans le sein de sa sœur un double amour, un double engagement. Sais-tu bien, cher Ami, qu'ils s'épousent sans se connoître?

Un de leurs Illustres m'entretenoit ces jours passés des plaisirs qu'il goutoit avant ces nœuds sacrés, qui sont si doux pour nous & si cruels pour eux. Sache, me disoit-il, *Igli*, que je n'ai pas de douleur plus sensible, que celle d'envifager ma femme. Mon pere, homme dur, capricieux, intraitable, impraticable dans la Société, m'a menacé de se marier lui-même si je ne lui donnois des enfans. Il m'a fourni pour cet exercice une machine sans esprit, & sans beauté,

sur
sans
étoi
mon
ccu
ces.
mes
nos
d'eu
tans
mên
que
prun
font
Alha
inve
chof
sembl
droi
cher
d'ign
d'ap
fero
leur

font des ob-
sant odieuses &
propres à con-
ad par caprice
des femmes
er Alha, si ces
ans. Hélas! ils
C'est un crime
dans le sein de
r, un double
e, cher Ami,
annoître?
m'entretenoit
s qu'il goutoit
si font si doux
r eux. Sache,
si pas de dou-
e d'envifager
homme dur,
impraticable
cé de se ma-
donnois des
cet exercice
sans beauté,

sur laquelle j'ai travaillé par pure obéif-
fance. Je ne l'avois jamais vue; mais elle
étoit riche, & par cette seule raison,
mon pere barbare vouloit que mon
cceur s'exprimât malgré fes répugnau-
ces. Juge, mon cher Alha, si ces hom-
mes font dignes de l'idée sublime que
nos illustres *Iroquois* s'étoient formés
d'eux. Assure de plus en plus les Hab-
tans de nos Contrées, qu'ils font eux-
mêmes les Sages de la terre. Il est vrai
que les *Européens* semblent avoir em-
prunté des cieus des secrets qui ne nous
font pas révélés. Tu ne pourrois, cher
Alha, t'imaginer les prodiges qu'ils ont
inventés, l'usage qu'ils tirent de toutes
choses, & leur adresse inconcevable. Ils
semblent disputer au grand Esprit le
droit de créer; mais souviens-toi bien,
cher Ami, qu'il vaut mieux pour nous
d'ignorer les commodités de la vie, que
d'apprendre d'eux tous les vices. Que
ferons-nous en nous laissant séduire à
leur magie? Nous inspirerons à nos

enfans le désir de se satisfaire, d'amasser des richesses, & de se tuer pour les avoir. Leurs Sages, qu'ils appellent solitaires, ne sont pas plus riches que nous. Ces vénérables regardent leurs compatriotes comme des fous, qui s'occupent à des niaiseries qu'il faut quitter à la mort. Tant il est vrai que ces nations sont forcées de s'accorder avec nous, malgré leurs préjugés extravagans.

VII. L E T T R E.

SAis-tu bien, cher Alha, qu'ici on ne prête rien sans caution? tant ils sont persuadés de leur mauvaise foi mutuelle. On conteste ici un morceau de terre, une habitation. Ces *Européens* ont des disputes sérieuses en conséquence, qui durent quelquefois la vie d'un homme. Un quart de ces Peuples ne vit qu'aux dépens de ceux qui font valoir ces droits prétendus. Ce n'est point la Nation qui possède la terre; ce sont les particuliers,

qui a
sion
chasse
tes. L
homme
rent t
comp
les, d
moye
lent le
le for
faites
ont de
mens
à ce c
Assen
les be
tantôt
plus g
gères
dans
paroi
coutu
Chez

ire, d'amasser
pour les avoir.
ent solitaires,
ue nous. Ces
s compatrio-
s'occupent à
ter à la mort.
ions sont for-
ous, malgré

R E.

qu'ici on ne
? tant ils sont
foi mutuelle.
de terre, une
ont des dif-
nce, qui du-
omme. Un
t qu'aux dé-
ir ces droits
a Nation qui
particuliers,

qui ayant reçu de leurs ayeux une divi-
sion incommunicable, prétendent en
chasser leurs freres & leurs compatrio-
tes. En vérité, mon cher Alha, ces
hommes sont de grands fots. Ils défé-
rent tous les honneurs à ceux qui ont la
complaisance, en décidant leurs querel-
les, de leur ôter avec leurs biens, tout
moyen de disputer à l'avenir. Ils appel-
lent les Pairs du Royaume ceux qui dans
le fond ne sont que de graves figures
faites pour écouter tous ces insensés. Ils
ont des juridictions à l'infini. Les Parle-
mens sont les premiers. Les Parlemens,
à ce qu'ils disent, étoient autrefois une
Assemblée de Nobles, que le Roi, selon
les besoins, faisoit tantôt dans un endroit,
tantôt dans un autre, pour décider les
plus grandes affaires: pour les causes lé-
gères les Seigneurs en jugeoient chacun
dans leur district. Tout ce langage te
paroit singulier; mais il faut que tu t'ac-
coutumes à routes les idées des François.
Chez nous tout est immuable, depuis

que le monde est fait, nous sommes encore les mêmes; mais ici tout s'accroît. Plus on remonte dans leurs antiquités plus on voit de simplicité par-tout : dans ces tems postérieurs ils croient beaucoup mieux penser que n'ont fait leurs peres. En sorte que l'on voit clairement jusqu'à quel point s'est augmenté chez eux cet esprit de propriété & de contestation.

Ils disent dans leurs prières qu'ils sont nés dans la malice : en vérité, cher Alha, je les en crois sur leur parole. Un de leurs gens de chicanne m'en a plus appris que des millions de lunes n'en apprendront à nos vénérables *Iroquois*. Les raisons, telles justes qu'elles soient, peuvent se contester des années entières. Les précautions dans les procès sont immenses. C'est une routine sacrilège que l'on applique sans distinction; & faute de l'avoir suivie exactement, le grand Esprit lui-même me donneroit gain de cause que je perdrois mon affaire. C'est une manière de montrer qu'on

tous hommes en-
ici tout s'accroit
leurs antiquités
té par-tout: dans
roient beaucoup
fait leurs peres.
airement jusqu'à
té chez eux cet
e contestation.
rières qu'ils font
vérité, cher Al-
leur parole. Un
ne m'en a plus
de lunes n'en
rables *Iroquois*.
qu'elles soient,
s années entié-
ans les procès
e routine sacri-
ns distinction;
exactement, le
me donneroit
rois mon affai-
montrer qu'on

raison; & sans cette manière lucrative
pour ces Vénérables altérés & dévo-
ans, quoiqu'on ait raison, on a tort.
Que penserois-tu d'un de nos Sages,
qui me condamneroit seulement, parce
que je m'exprimerois en langage Cana-
dien plutôt qu'en langage Iroquois. Je
lis avec plaisir les livres de leurs Sages:
ils sont pleins de maximes toutes sem-
blables aux nôtres. Leur *Jesus* qu'ils di-
sent Fils du grand Esprit, n'a pas voulu
juger aucun différend. Il leur ordonne
de donner leur habit & leur manteau, si
on leur conteste la moindre chose. *Paul*,
un de leurs Inspirés, regarde les procès
comme des crimes. *Jean Chrysofome*
dit, que le mien & le tien sont la source
de tous les maux de la terre. Tu vois,
cher Alha, que la sagesse est la même
dans tous les climats, & que ces peu-
ples aveugles pourroient voir clair s'ils
vouloient.

VIII. L E T T R E.

LEurs Sacrificateurs font profession de ne jamais aimer de femmes, & ils appellent cela vertu. Juge, mon cher Alha, si leurs promesses peuvent être solides. La Nature est plus sage qu'eux; elle ne se contrefait jamais. Crois-tu qu'on puisse étouffer ses sentimens, & qu'à force de philosopher, on n'aimera pas ce qu'il y a au monde de plus aimable? L'Auteur de toute vertu a oublié, en nous formant, de nous donner de l'aversion pour ces compagnes délicieuses de notre vie. Cet amour tendre que nous apportons en naissant pour la moitié de nous-mêmes, est, disent-ils, l'ouvrage d'un certain Etre, ennemi de Dieu & de l'homme. Je ne fais pas où ils ont pris une idée aussi dépourvue de sens. Ils me citent là-dessus des histoires qu'ils assurent que le grand Esprit a dictées à leurs Illuminés par préférence à nous.

Tell
cher
des
tu ne
l'ame
panc
né, n
& no
nous
Natu
confé
dent
des f
rains.
grand
faut c
en fo
il fau
peupl
me di
cœur
dent
fende
Qu

Telle est la folie de ces nations , mon cher Alha ; ils donnent à l'équité même des choix & des prédilections. Non , tu ne le croiras pas : ils prétendent que l'amour des femmes est criminel. Ce penchant que le grand Esprit nous a donné , n'a d'autres bornes que notre cœur & nos désirs humains. Ils croient ici que nous devons étouffer cette voix de la Nature , & ne lui donner que certains consentemens , sans quoi ils se persuadent qu'après la mort , nous souffrons des feux ardens dans des lieux fouterains. Si ces raisonnemens viennent du grand Esprit , comme ils l'assurent , il faut certainement que nous qu'il a faits , en soyons instruits de quelque manière ; il faut que notre cœur & celui de ces peuples disent la même chose. Oh ! oh ! me disoit un de leurs Vénérables , notre cœur & le vôtre , *Iroquois* , ne s'accordent que trop , mais nos livres le défendent.

Quoi donc , lui dis-je , ton cœur dit

blanc & tes livres noir; & tu dis qu'ils font les uns & les autres l'ouvrage du même Dieu? tu es fou Révérend. N'es-tu pas plus certain que le grand Esprit a fait ton cœur, que tu n'es certain qu'il a dicté des volumes à tes Inspirés? Oui, fans doute, répondit le Chrétien. Es-tu donc à balancer pour reconnoître une main étrangère, différente de celle du maître de ton cœur? Il est plus incontestable que le grand Esprit nous a faits, rous tant que nous sommes, qu'il n'est incontestable qu'il a dicté des livres; donc que nous devons plutôt croire nos cœurs qui font ses ouvrages certains, que ces volumes sur lesquels on peut former des contestations sans fin. La seule contradiction entre ces livres & nos cœurs, inspire du soupçon; je dis plus, elle montre la fausseté de ces écrits. Je suis sûr que Dieu a gravé dans mon cœur ce qu'il a voulu; mais suis-je sûr qu'il a parlé à tes Sages? Mon cœur détruit leurs dogmes; donc que ces dogmes

gm
l'au
ble
l'un
titu
gra
N
leur
on
font
Nat
mép
Que
sânt
main
Que
la N
que
L
que
jeun
fort
just
de l
Z

gmes viennent d'un auteur différent de l'auteur de mon cœur. Choisis, vénérable Disciple de Christ, & conviens que l'un des deux s'est trompé. Quelle certitude approche de celle que j'ai que le grand Esprit a formé mon cœur!

Non, mon cher Alha, ils ne croient leurs rêveries pas plus que nous quand on veut les approfondir avec eux: ils sont forcés d'étouffer la révélation de la Nature, toute sacrée qu'elle est, ou de mépriser enfin leurs préjugés insensés. Que je les plains ces tristes & languissantes victimes, à qui on arrache d'une main barbare la moitié d'eux-mêmes! Quels rêveurs ont imaginé une loi que la Nature dément, &, par conséquent, que le Pere de la Nature n'a pas faite?

L'on ne voit dans tous ces climats que des troupes de jeunes filles & de jeunes garçons qui essaient avec des efforts impuissans, de combattre le plus juste de tous les panchans. Ces esclaves de leurs prétendus Sages gémissent sous

des chaînes insupportables, & punissent en eux la main du Dieu qui les a formés. Tout est amour dans l'univers, tout l'annonce; & malgré leur résistance, ils subissent enfin son empire. La Loi de la Nature est la première; ils en conviennent; & nulle autre Loi ne peut l'asservir. Sa force se fait sentir au cœur de ces Peuples extravagans, qui la démentent & lui obéissent à leur gré, qui l'approuvent & qui la blâment.

Les Sacrificateurs passent ici pour les hommes les plus passionnés, mais les plus discrets. Une espèce de contrainte raffine leurs sentimens. Le cœur, mon cher Alha, n'est jamais vuide; il est fait pour aimer. Le contraindre, c'est rassembler ses forces, c'est grossir un torrent prêt à rompre les obstacles: aussi bientôt après il ne connoit plus de digues. Ne crois pas cependant, cher Alha, que les Vénérables soient la dupe de leur cœur, & de ce fantôme de vertu, dont ils semblent être les hosties. Ces

Sacri
reste
mêm
en fo
reille
tières
aient
ne pu
sans l
aient
beaux
je l'ai
le ma
les fer
Il y
mal-p
pour
elles
qu'un
tions
cher
diffé
Ap
tuelle

Sacrificateurs ont plus de femmes que le reste du Peuple. Je les ai examinés moi-même dans leurs Temples; on en voit en foule autour d'eux, leur parler à l'oreille avec empressement des heures entières. Que crois-tu, cher Alha, qu'ils aient à se dire pendant tout ce tems? Je ne puis voir une belle fille deux momens sans l'aimer; crois-tu que ces hommes aient le cœur différent du mien? Les plus beaux & les mieux faits d'entre eux, car je l'ai remarqué, s'ils ont l'air réservé & le maintien sage, sont les plus courus par les femmes.

Il y a d'autres prétendus Solitaires, mal-propres & vêtus grossièrement; pour ceux-là rarement elles leur parlent: elles ne vont les entretenir en secret qu'une fois l'année, & leurs conversations sont très-courtes. Tu vois bien, cher Alha, que l'amour fait toutes ces différences.

Apprens à mes enfans à s'aimer mutuellement; & dès qu'ils seront nubiles,

unis chaque frere avec sa sœur, selon leur choix & leur volonté; embrasse mille fois & encore mille fois ma chere *Gle*, ma sœur & mon épouse; dis-lui que le grand *Esprit* m'a donné quatre enfans ici, afin qu'elle s'en réjouisse avec moi. Un *Sacrificateur* me les a pris, & j'ai beau les lui redemander, il me caresse & me persuade de les lui laisser. Il les a fait apporter à son Temple, & leur a jetté de l'eau sur la tête; cérémonie que l'on fait à tous ces Peuples en venant au monde.

 IX. L E T T R E.

ON trouve ici des habitans de toutes les Nations: leurs religions sont toutes différentes: ils en disputent sans cesse, & les histoires de ces climats font foi que des millions d'hommes se sont égorgés avec fureur, pour un argument d'un Vénérable. Comme je veux m'instruire de leurs sentimens, j'assemblai il y a quelques jours dans mon habitation,

un *François*, un *Juif* & un *Turc*. Je leur avois fait préparer un repas. Mais quand je voulus les faire mettre à table selon l'usage de ce Pays, le Juif & le François ne voulurent pas manger, & le Turc ne voulut pas boire; en sorte que moi qui comptois avoir tous les convives du même écot, je fus aussi surpris qu'irrité de ce qu'ils ne faisoient aucun usage de mes libéralités. Je marquai à l'Anglois, en lui parlant à l'oreille, mon indignation. Apprens, *Igli*, me dit-il, que ce sont des superstitieux. Ce Juif que tu vois, croit tous les Peuples impurs & souillés, & ne mange de rien où nous avons touché. Ce François ne mange point de viande le vendredi, & tu nous offres aujourd'hui de la viande. Le Turc ne boit point de vin; son Prophète Mahomet le lui a défendu. Mais, lui dis-je, de quelle Religion es-tu donc? Je suis Chrétien, répartit-il. Mais ce François l'est aussi, lui dis-je, fais-le donc manger. Apprens, *Igli*, continua-t'il, que chez ces

Chrétiens il y a encore un reste de Judaïsme, & que nous autres nous suivons l'Évangile pur & dégagé des inventions humaines qu'on y a ajoutées depuis. Le François prêtoit curieusement l'oreille à ce que nous disions, & attaqua l'Anglois vivement sur sa prétendue Liberté évangélique. Il cita Jesus, ses traditions & ses Docteurs. L'Anglois, qui n'en perdoit pas un coup de dent, cherchoit dans une bouteille de vin excellent, les réponses aux argumens. Jesus a jeûné quarante jours, reprit l'Anglois; mais il n'en a pas fait un précepte aux Chrétiens. Ce sont les Tirans Pontifes qui se sont arrogés le droit d'instituer des préceptes, des péchés & des coupables. Pierre, continua-t'il avec feu, a reçu ordre de Jesus dans sa vision de la nape de manger de tout, sans distinction. Ils se traiterent de part & d'autre d'Hérétique, & pousferent la dispute plus loin.

J'avoue que je fus aussi surpris que rebuté de ce cahos de raisonnemens, aussi

abfu
ce q
que
ce q
véri
sent
qu'o
L
& l
Dieu
que
de D
jeus
reste
der l
vous
des
vous
nati
dag
Livr
Esp
volu
Jam

absurdes qu'inintelligibles. Ce que je fais, ce qu'ils les attribuent à leur Evangile que je lis tous les jours, & où ils trouvent ce qu'il ne dit point. Je les regarde, en vérité, mon cher Alha, comme des insensés qui contestent la forme, tandis qu'on leur dispute le fond.

Le Rabin les entreprit tous les deux, & leur reprocha de reconnoître pour Dieu un Juif pendu. Le Turc prétendit que Mahomet étoit le véritable Envoyé de Dieu qu'il falloit écouter; en sorte que j'eus le plaisir de les voir aux prises le reste de la journée, sans pouvoir décider lequel des quatre avoit raison. Que vous êtes fous, leur dis-je, de prendre des hommes pour vos Docteurs, & de vous consumer à justifier leurs imaginations! Nos sages Iroquois n'ont ni Pédagogues, ni Prophéties, ni Visions, ni Livres. Notre Précepteur c'est le grand Esprit. Le monde & notre cœur sont les volumes où nous lisons ses volontés. Jamais nous n'avons eu deux pensées

différentes parmi nos ancêtres; jamais la division n'a déchiré nos familles & nos cantons.

Sache , mon cher Alha , qu'ils regardent comme des Savans les hommes qui ont chargé leur mémoire & leur esprit d'un amas confus des erreurs de tous les Peuples. Ils ont chacun de leur côté un très-grand soin d'excepter leurs sentimens de la liste de ceux qui se trompent. Ce que je remarque , c'est que tous ces Peuples regardent la religion comme un joug , tandis que nous la regardons comme la plus grande de nos douceurs. Les Juifs crient dans leurs Sinagogues , les Chrétiens sont tristes dans leurs assemblées , les Turcs , dit-on , pleurent dans leurs Mosquées , & nous dans le Temple éternel de l'univers , nous n'avons jamais rien imaginé de terrible & de lamentable.

Tu le fais , cher Alha , quels sont nos transports de joie à la vue du ciel , & quels sont ces accens secrets dont le

gran
ccu
laqu
teté
cont
mou
rati
mill
suj
Alh
qu'il
& la
la D
tion
notr
mém
appl
ples
jour
natu
un c
verf
fave
Sach

grand Esprit se sert pour parler à nos cœurs. Tu fais la manière ineffable avec laquelle il s'exprime à nos yeux. O sainteté! ô consolation! que le trouble & la contestation n'interrompent jamais. L'amour & la simplicité font naître nos adorations & les rendent continuelles. Ici mille objets sont proscrits ou sont des sujets d'allarmes; mais pour nous, cher Alha, nous avons appris de nos peres qu'ils sont tous les aimables interprètes & les lettres fidèles qui nous parlent de la Divinité. Tout excite notre admiration, sans exciter nos raisonnemens. De notre impuissance à nous connoître nous-mêmes, nous avons appris à ne pas nous appliquer à rien comprendre. Ces Peuples, mon cher Alha, passent ici leurs jours dans le chagrin, pour expliquer la nature. Ils méditent, ils disputent avec un orgueil puéril; ils méprisent leurs adversaires, & tous tant qu'ils sont, ils n'en savent pas plus les uns que les autres. Sache que depuis les tems reculés d'A-

ritote, un de leurs Sages, ils ne sont pas encore avancés d'un pas de plus. Que ma chere *Glé* te chérisse comme moi-même ! qu'elle t'accorde les baisers les plus tendres ! & qu'elle goute entre tes bras la félicité la plus parfaite !

X. L E T T R E.

LA France est un Etat puissant de l'Europe. Ses Rois sont absolus, mais extrêmement chéris de leurs Peuples. Les *François*, si jaloux de leur discernement, semblent devenir aveugles dès qu'il s'agit des volontés de leur Monarque, persuadés qu'ils sont qu'il est un pere & non pas un maître. Qu'un Prince est heureux, qu'il est puissant quand il commande à ses amis ! Tu seras surpris, cher *Alha*, de leur crédulité. Ils se sont imaginés que d'un seul mot, leur Souverain pouvoit convertir l'or en papier, & le papier en or. Je ne fais s'ils le regardent comme un Magicien ou comme un Dieu.

Tel est ce Peuple orgueilleux, qui se préfère à tous les autres. Le Prince qui est assis sur le trône, est d'un maintien aimable & pacifique. Il fait prendre les armes à regret, & fait la guerre avec force; ses armées sont victorieuses; il vient d'agrandir ses Etats. Il a pour Ministre un Pontife vénérable, éloigné de l'amour des richesses, quoiqu'il les tienne toutes dans ses mains; beaucoup de François le louent, peu le blâment, les Etrangers le respectent.

Les faveurs du Prince sont ici appréciées. Pour être son esclave dans son Palais, dans la judicature ou dans la guerre, on donne des sommes considérables. L'avarice des Ministres subalternes a inventé ces négoes honteux, & a fait d'un grand Roi un Marchand de tout son Royaume.

Leurs sacrificateurs, dit-on, n'acquerent souvent de grandes & amples possessions, qu'à force d'argent & de femmes.

J'étois, il y a quelques jours, chez le

vénérable Pontife Ministre. Je me promenois dans l'anti-chambre au milieu d'une foule de grands & de petits de toute espèce. Je m'approchai d'un jeune homme de la race des Illustres, qui portoit l'habit de Sacrificateur; & conversant ensemble: J'attens, me dit-il, Madame***, qui m'a promis de me faire donner par le Pontife Ministre, une Eglise qui me rapportera trente mille francs chaque année. Il m'entretint des services que ses ancêtres avoient rendus à l'Etat, au lieu de me montrer ses vertus, & crut, sans doute, que ses ayeux lui avoient transmis la sagesse nécessaire pour occuper la place qu'il sollicitoit avec ardeur. Tu fais, cher Alha, ce que nous demandons à nos Illustres pour commander à nos compatriotes, & si nous nous en croyons jamais dignes. Mais je fus fort surpris de m'apercevoir que ce jeune Sacrificateur vouloit devenir le pédagogue de cent mille hommes & d'un assez grand Pays. La Dame attendue arriva comme

une divinité ; & me quittant brusquement, il courut pour la suivre. Les portes qui paroissoient impénétrables, s'ouvrirent tout-à-coup, & le Pontife Ministre malgré son grand âge, vint la recevoir, sourit à son aspect, & lui accorda tout ce qu'elle voulut.

Un autre Illustre m'aborda. J'ai achetée, me dit-il, une charge de Président à *Mortier* au Parlement, & je viens demander au Pontife Ministre l'agrément de la Cour. Qu'est-ce que c'est que cette Charge, lui demandai-je ? Elle me couta huit cens mille francs, me répondit-il, & la fortune des Habitans de ce Royaume va dépendre de mes Arrêts.

Je n'aurois garde, mon cher Alha, de lui dire que je les plaignois d'avoir un si grand fou pour juge de leurs affaires : il me parla de chevaux, de châteaux, de chiens, de courses & de chasses. Je ne pus tirer autre chose de ce Chef du Peuple, qui ne put jamais répondre aux questions que je lui faisois sur les loix de son Pays.

Je le quittois pour joindre un Anglois de ma connoissance, quand un sage François me dit : Tu vois ce vieux guerrier, couvert de blessures & sa tête blanche, il arrive du fond de sa Province: il a obéi, il a commandé l'espace de cinquante ans dans les armées; il a vu quinze batailles rangées, & vingt-deux sièges; & il se voit passer sur le ventre une foule de jeunes gens qui montent aux honneurs. Il n'a ni pensions, ni récompenses, & regrette le Gouvernement de Louis XIV. Il est réduit, loin des grandeurs qu'il a méritées mille fois, à passer le reste de ses jours dans l'obscurité de la campagne. Je criois à l'injustice, quand un François qui s'étoit arrêté avec nous sur l'escalier, nous dit tranquillement : Cet homme est trop vieux pour obtenir des graces. En vérité, mon cher Alha, j'étois si indigné, que si ma qualité d'étranger ne m'eut retenu, j'aurois pour ce vicillard respectable rempli le Palais de clameurs; mais je me conten-

tai d
mêl

J'É
jo

qu

un

lang

tin,

Heu

gues

ces

peu

Il fit

& sa

ger,

étoit

fuis

Fran

Méc

un fi

le p

rai de répandre des larmes , & de les mêler avec les siennes.

X I. L E T T R E.

J'Etois malade , mon cher Alha , ces jours passés , d'une colique violente , quand au milieu de mes douleurs , un certain homme vint me tenir un langage grave & scientifique , moitié Latin , moitié Grec & moitié François. Heureusement pour moi mes pédagogues m'avoient appris les principes de ces idiomes , en sorte que j'entendis à peu près ce que signifioit son galimatias. Il fit semblant de conjurer ma maladie ; & sachant de mon hôte , que j'étois étranger , il me dit d'un ton goguenard , qu'il étoit charmé de me servir. Et moi j'en suis bien fâché , lui dis-je , Vénérable. Les François , continua-t'il , sont les premiers Médecins du monde : sa bouche avoit un flux épatique d'aphorismes. Il me tâta le poux , il regarda ma langue & mes

yeux ; mais par malheur pour lui , il me survint un vomissement , & je me trouvai entièrement soulagé. Je m'informai plus amplement de cet homme : on me dit qu'en Europe ces gens vendoient la santé. N'en sois pas surpris , cher Alha , puisqu'on vend l'eau à *Paris*. La Médecine a ses raisons ici pour être mystérieuse ; il n'est donné qu'à ceux qui sont initiés dans ses mystères , d'être utiles au genre humain malade. Les hommes ont beau se récrier , l'amour de la société a beau réclamer & exiger la connoissance des doses nécessaires pour se guérir de la fièvre ; il faut qu'il en coûte pour consulter les Révérends ; il faut obtenir d'eux quelques figures forcées , qui , mises au net par un droguiste , font avaler aveuglément à ces Nations la vie ou la mort. Crois-tu que l'intérêt poussé à un tel excès , fût toléré par les loix ? Si les Européens savoient se guérir , leurs Médecins mourroient de faim. Qu'ils vivent donc , j'y consens , pourvu qu'ils n'attendent

ten
qu'
sur
giss
la N
de
ne
bien
nou
tière
dou
quan
je fe
ces
obse
Méd
gean
pocr
table
& ve
séque
étale
com
la bo
To

tent pas à ma vie , comme on dit ici, qu'ils le font impunément. N'est-il pas surprenant que ces Peuples insensés rougissent d'écouter l'instinct commun de la Nature , & qu'ils se reposent du soin de ce qu'ils ressentent , à des Devins qui ne rencontrent presque jamais? Sais-tu bien, cher Alha, que ces indications qui nous instruisent naturellement , sont entièrement éteintes & négligées ici? qu'on doute de leur force & de leur vérité, quand elles se présentent? Je te jure que je ferai en sorte de ne jamais mourir dans ces climats. Deux animaux insatiables obsèdent dans ces derniers momens ; le Médecin & le Sacrificateur : cette engeance vous développe tout ce qu'Hypocrate & les saints Peres ont de redoutable & de terrible. Un homme en santé & vertueux mourroit de frayeur des conséquences palpables & raisonnées qu'ils étalent. Ils arrachent , tous les deux de complot , à leurs foibles patients l'ame & la bourse , & s'engraissent de maladies.

Nous ne faisons rien cette année, me disoit un de ces Sacrificateurs gras & frais; nous n'enterrons plus; mais voici le mois d'Octobre. Comment, lui dis-je, on paie donc ici sa sortie du monde? Oui, me répondit-il gravement, nous chantons pour le bien de leur ame. Et pourquoi chanter, ajoutai-je? Afin, reprit-il, que le grand Esprit se souviennne d'eux dans son saint Paradis. Telle est, cher Alha, la folie de ces Vénérables. Ils veulent apprendre à Dieu à aimer sa créature; ils crient à ses oreilles, comme s'il étoit sourd. Turis, sans doute, des idées singulières de ces *Européens*. Sache cependant qu'ils s'estiment plus que nous; & qu'ils nous regardent comme des Sauvages qui avons à peine la figure de l'humanité.

XII. L E T T R E .

Vlens, *Igli*, me dit hier un Vénitien de ma connoissance, je veux aujourd'hui te montrer le Dieu Plutus. Quel

est d
répo
tis-j
que
mais
le su
ré :
des
Il ét
un f
ses g
port
d'or
milie
aux
tres
dema
tres
core
me d
du I
sites
gent
ils do

année, me di-
gras & frais;
voici le mois
s-je, on paie
? Oui, me
us chantons
Et pourquoi
prit-il, que
e d'eux dans
cher Alha,
Ils veulent
créature; ils
ne s'il étoit
idées singu-
é cependant
us; & qu'ils
s Sauvages
l'humanité.

E. -
un Vénitien
eux aujourd-
utus. Quel

est ce Dieu, lui dis-je? C'est un Juif, me
répondit-il. Que de divinités, lui repar-
tis-je, sont sorties de cette Nation! Cha-
que jour, me dit-il, on va l'encenser;
mais il fait la dépense des sacrifices. Je
le suivis, & j'entrai dans un Temple dor-
ré : les Autels étoient dressés en faveur
des adorateurs, & non pas pour l'Idole.
Il étoit environ la moitié du jour, quand
un fantôme antique, le front courbé sur
ses genoux, les yeux bordés de rouge,
porté par des esclaves sur un brancard
d'or, s'apparut, comme une ombre, au
milieu de la troupe choisie & destinée
aux mistères. J'étois assis comme les au-
tres, sans oser toucher aux victimes, &
demandois à mon Vénitien, si ces Illuf-
tres avides que je voyois, comptoient en-
core manger chez eux à leur retour. Non,
me dit-il à l'oreille; ce sont les *parasites*
du Dieu. Que voulez-vous dire *para-*
sites? Ces Illustres, continua-t'il, ne man-
gent jamais chez eux. De quoi vivent-
ils donc, lui dis-je? Cependant trois Pré-

treffes faisoient la distribution des hosties. On but & on mangea largement des mêts & des vins les plus exquis: après quoi les mêmes esclaves remporterent le Dieu dans un autre Temple voisin. Tous s'y rendirent à l'instant; & faisant un cercle autour de lui, lui tenoient des discours sans raison & sans suite. Je souriois en moi-même de la sorte de la Divinité qui admettoit un semblable culte. Le vieux Plutus careffoit les Dames de sa main décharnée, & passoit même quelquefois les bornes de la modestie divine. J'avois une extrême impatience de sortir avec mon Vénitien, pour lui demander le dénoûment de ce spectacle. Nous nous éloignames sans rien dire, selon l'usage de ces Peuples qui quittent leurs meilleurs amis, sans se dire adieu; & quand nous fumes en liberté: Quel est donc ce magot, lui dis-je? font-ce là les Dieux de ce Pays? Sache, *Igli*, me dit-il, que ce Juif acquitte sa conscience: il répand à pleines mains sur quel-

ques
blic.
Illu
men
mes
aima
lupr
ler l
bon
bon
tail l
hiden
perd
son e
Que
lui ;
qu'oi
discip
fiqu
dans
poui
dis-n
voul
ronn

ques particuliers ce qu'il a volé au Public. Ce Circoncis a allié ses enfans aux Illustres du Royaume, & vit impunément du sang des Citoyens. Ces femmes que tu as vues si charmantes & si aimables, qui semblent faites pour la volupté, crois-tu qu'elles viennent réveiller les feux amortis de ce Rabin moribond? Non, cher *Igli*, c'est l'or & la bonne chère qui les assemble ici. Ce méfait leur a nû le cœur; & ce cadavre hideux s'est imaginé n'avoir pas encore perdu tout crédit à Cythère; il tient sous son empire les Ministres même de l'Etat. Quelques-unes de leurs charges sont à lui; & cet homme semble essayer jusqu'où peut aller la puissance de l'or. Ce disciple de la Sinagogue vit aussi magnifiquement que les Rois: il leur prête dans leurs besoins, les rapines & les dépouilles de plusieurs Provinces. Mais, dis-moi donc, cher ami, ajoutai-je, que vouloient dire ces adorateurs qui l'environnoient? Pas un ne le connoit, me dit-

il, que pour avoir été le voir comme toi & moi, & que pour avoir mangé ses holocaustes. Les uns cependant lui rappellent la bonne grace de sa jeunesse, ses exploits amoureux, & les feux qu'il infpiroit aux Dames; les autres vantent ses richesses, son crédit, ses services, sa probité, & lui font oublier agréablement la cruauté des Hérétiques brutaux, qui ont voulu jadis le suspendre. Pour moi je lui ai fait les complimens du Doge & de la République de Venise, qu'il a reçu avec bonté.

C'est ainsi que ce fantôme ridicule achète les ris des spectateurs.

En vérité, cher Alha, il faut que l'ivresse de ce métal que nous méprisons, soit bien dangereuse pour produire des effets si étranges. Que le grand Esprit qui veille à notre bonheur, nous préserve de pareils Dieux! On dit qu'il y en a ici un grand nombre de différentes classes; mais que les mieux fêtés sont les Dieux de l'or. Les flatteurs sont chez

eux
rité
n'éto
nuit

J
d
je
tout
nair
rein
de n
men
sur l
allée
fem
blan
joue
tien
jeun
fere
tran

eux & chez les Princes : on ne dit la vérité que parmi le Peuple. Heureux s'il n'étoit pas lui-même enléveli dans la nuit d'une infinité d'autres mensonges!

XIII. L E T T R E.

JE me promenois, il y a quelques jours, dans les jardins du Palais des Rois, où je m'occupois de mille réflexions sur tout ce que je découvrois d'extraordinaire dans ces climats. Le tems étoit serein : il s'y étoit rassemblé beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire : on se promenoit par troupes, ou l'on s'assuyoit sur les gazons. Je passois dans toutes les allées des bosquets pour admirer les femmes, qui me ravissoient par leur blancheur, le rouge admirable de leurs joues, par leur air noble, & leur maintien facile & aimable. Une troupe de jeunes gens parfaitement beaux, s'avisèrent de me remarquer, & me montrant au doigt, se moquoient du mau-

vais ordre de ma coiffure, de ma chauf-
fure & de mes habits.

Tu peux bien juger, mon cher Alha, que je n'avois pas trop bonne grace, n'étant point accoutumé dans nos déserts à m'habiller comme eux. Ces jeunes gens, par leurs ris, en excitèrent d'autres à me regarder : en sorte qu'en un instant je me vis environné d'une foule étonnante d'hommes & de femmes de toute espèce, qui m'accabloient pour me voir. Je te laisse à penser quelle fut ma confusion : ces Peuples sont si sottement avides de nouveauté, qu'il faut beaucoup moins qu'un étranger comme moi, pour en attrouper des milliers dans les rues ; mais je ne connoissois pas encore cette espèce de folie qui les agite. Ils éclatoient en ris & en cris ; je les priois de me laisser aller ; mes efforts pour pénétrer, ne faisoient que conduire un peu plus loin le flux & le reflux de la multitude. Mes jeunes gens en question étoient environnés comme moi, d'un mur impénétrable. De quel

Pays
quois
lâché
la co
ris re
& m
ruqu
& qu
pour
homi
ture.
sur lu
le vo
après
sans
m'av
est ici
avec
sujet
Fran
beau
série
je n'
Pays

Pays es-tu, me dit un d'eux? Je suis *Iroquois*, répondis-je. Je n'eus pas plutôt lâché cette réponse, n'en connoissant pas la conséquence, que le tumulte & les ris redoublèrent. Ne sachant que faire, & ma honte se dissipant, je pris ma perruque que l'on m'avoit tirailée cent fois, & que j'avois à ma main, & je la mis pour me venger sur la tête du beau jeune homme qui étoit la cause de mon aventure. Tous les ris tournerent aussi-tôt sur lui; & mes voisins s'empressant de le voir, je me perdis dans la foule, & après bien des mouvemens, je sortis sans être reconnu des derniers qui ne m'avoient pas vu. Comme la chaleur est ici fort grande, je passai dans les rues avec promptitude, sans être un nouveau sujet de risée, & j'entrai chez ma belle Française dont je t'ai parlé. Elle badina beaucoup sur ma figure, & m'exhorta sérieusement à me conformer plus que je n'avois fait, aux belles façons de ce Pays. Elle m'envoya chercher un maître

à danser , un baigneur , un perruquier , un parfumeur , me fit acheter sur le champ des étoffes dorées & des ornemens de soie. J'apprens à faire la révérence , à ôter mon chapeau , & je n'ose plus sortir que je ne sois instruit. Je crois , mon cher Alha , qu'il y a bien de la foiblesse à tout cela. Mais que faire au milieu d'un Peuple fou , qui prétend que tous les hommes doivent être habillés avec toutes leurs modes ? On ne parle ici que d'ajustemens de bonne & de mauvaise grace. Ma belle m'a fait disloquer les pieds avec des douleurs incroyables. Je l'ai souffert pour son amour. Sais-tu , cher Alha , qu'il faut ici pour bien marcher , présenter devant soi ses pieds tout de côté , & les genoux de même ? En vérité , je suis à la torture : mon bourreau m'a pourtant promis que je ne souffrirois que pendant une lune ; toutes les idées ici sont forcées & singulières : la nature simple & sans art , leur semble trop grossière.

J
là le
tour
Ma
parl
pris
nu.
son
elle.
à qu
Vill
dem
le fer
pou
mag
de m
déli
que
ferts

Je ne fais quelle folie anima ce jour-là le Peuple ; car je m'étois montré partout mille fois sans effuyer cette honte. Ma belle m'a dit aujourd'hui qu'on ne parloit que de l'Iroquois, & qu'elle avoit pris le parti d'en rire comme d'un inconnu. Elle fait accroire aux gens de la maison & à ceux qui m'approchent chez elle, que je suis un Suisse de ses parens, à qui elle veut faire voir *Paris*. Cette Ville est si grande, qu'en changeant de demeure, on est aussi peu connu que tu le serois, cher Alha, en quittant ton Pays pour aller au *Mexique*. Je me dédommage de mes tourmens entre les bras de ma charmante *Lise*, & je bois des vins délicieux : malgré tout cela, je r'avoue que je regrette souvent mes chers dé-serts, ma femme & mes enfans.

XIV. L E T T R E.

J'Etudie à présent la Philosophie, ou la science des amis de la sagesse. J'ai renvoyé, il y a six lunes, mes deux pédagogues, & je suis entre les mains d'un Vénéral qui me désole par ses expressions hétéroclites. Cet homme est une vraie machine à raisonnemens; il veut m'apprendre par cent règles baroques, à dire en bonne logique, que deux & deux font quatre. Il ne dit rien sans le prouver, sans quoi il croiroit être un sot.

En vérité, cher Alha, je ne fais ce que ces scientifiques prétendent faire. On vous apprend donc ici le bon sens par règles, lui disois-je? Oui, me répondit-il. Vous avez raison, ajoutai-je; car sans cela vous n'en auriez point du tout. Ces Peuples sentent leurs besoins, cher Alha, & tâchent de se donner par l'art, ce que la nature apparemment leur a refusé. Il

leur faut cent règles pour démêler un bon raisonnement d'un faux. Pour nous appercevoir d'une fausse raison, nous avons le sentiment intérieur qui nous avertit, & qui suffit pour la justesse de nos pensées. Les hommes & les animaux ont leurs règles sûres; les éclaircir c'est les offusquer. Les animaux ont leur instinct qui ne les trompe jamais; & nous nous aurions une raison qui jouiroit du même privilège, si nous la laissions à elle-même; elle nous indiqueroit sûrement les choses que nous devons connoître, & celles que nous devons admirer; celles qui nous intéressent, & celles qui nous sont inutiles; celles qui nous sont profitables, & celles qui nous sont nuisibles: elle nous apprendroit que nous ne sommes pas faits pour approfondir notre sort, mais pour en jouir: on cherche ici le mécanisme de l'univers, tandis que l'on ignore celui de l'homme.

L'ame est immortelle, me disoit un

Sacrificateur. Je lui répondis, cher Alha, que nous n'avions jamais formé de disputes sur ces questions inutiles, inquiètes, & injurieuses à l'empire du Pere qui nous a faits; mais je m'attirai par-là sa colère. Il me traita d'impie, & se mit en dépense de raisons & de systèmes, pour me prouver ce que ni lui ni moi n'entendrons jamais. L'ame, continua-t'il, est un être spirituel: or, un être spirituel ne peut périr; donc que l'ame ne périra jamais; donc qu'elle est immortelle. Il me prouva que l'ame étoit spirituelle, parce qu'elle n'étoit pas matière; que l'ame n'étant pas matière, ne pouvoit périr par la dissolution des parties. Il m'éta la une longue suite d'argumens entassés les uns sur les autres; il ne s'appercevoit pas qu'il se jettoit dans un labyrinthe. Il s'agissoit par des preuves sans replique, de bien m'établir d'abord la nature de l'ame (sur laquelle il decidoit en sot) avant d'avancer plus loin; mais il ne put jamais en venir à bout: il put

encor
étoit
phisi
cont
avoir
grav
piné
tions
Vend
leur
ce qu
sentie
êtes
je. A
dans
Je cr
brill
son
l'ame
sur
l'am
hom
tant
infai

encore moins me montrer comment il étoit possible que l'ame occupât un lieu physique , puisqu'elle est certainement contenue dans un corps physique sans avoir des parties relatives. Il m'assura gravement que l'ame étoit dans la glande pinéale comme dans le siège des sensations. Et des animaux qu'en penses-tu, Vénérable , lui dis-je ? Oh ! pour eux, leur ame est matérielle, me dit-il, & c'est ce qui fait la différence distincte & essentielle de la leur & de la nôtre. Vous êtes bien doctes , vous autres, ajoutai-je. A quoi connoissez-vous donc cela dans les bêtes ? Cela est clair , *Iroquois*. Je crus que c'étoit là le point où il alloit briller ; mais il ne me dit pas une raison pour me prouver la matérialité de l'ame des bêtes, qu'on ne pût retorquer sur le champ contre la spiritualité de l'ame des hommes. Je fus plus loin : cet homme m'échauffoit le sang, en me citant ses Vénérables comme des garans infallibles, & je lui prouvai par ses pro-

pres armes , que les bêtes avoient des ames immortelles. En vérité, cher Alha , tous ses raisonnemens prouvoient également en faveur des bêtes, l'immortalité , qu'il reservoit à l'homme seul. C'est ainsi que leur orgueil les aveugle ; à force de raisonner, ils ne savent plus où ils en sont : ils semblent connoître parfaitement la différence & l'essence de ces deux principes , qui sont mouvoir les humains & les animaux ; ils posent pour fondement de leurs preuves, la nature de l'ame, qu'ils ignorent, & raisonnent , à bon compte, sans savoir où ils vont. Mon Sacrificateur m'ôta son grand chapeau de très-mauvaise humeur, tira un pied derrière l'autre , & me quitta sans pouvoir m'assigner la différence qu'il y avoit entre lui & une bête. Mais ces docteurs ont beau s'estomaquer ; il faut qu'ils se résoudent tous à la même humiliation. Je crois que la vérité la plus solide dont ils aient fait la découverte sur ces matières, c'est que les hommes

meu-

meurent comme les animaux, & qu'ils ne savent pas si leur condition n'est pas égale.

XV. L E T T R E .

J'Etois hier au café selon l'usage de ces Peuples. Deux Philosophes à côté de moi dispuoient sur la figure de la terre. Elle est plate des deux côtés, disoit l'un; elle est de la taille d'un melon, disoit l'autre; & là-dessus la dispute s'échauffa. J'écoutai attentivement, & j'espérois en voir la solution claire; mais je fus fort surpris de m'appercevoir qu'ils raisonnoient sur des suppositions & sans fondement solide; aussi n'éclaircirent-ils rien. Ils n'en savent au fond pas plus que nous, cher Alha, & la seule démangeaison de contester les occupe sérieusement à des inutilités. Dans l'impossibilité où ils sont de s'assurer des vérités de la Nature, ils se repaissent de vraisemblance. Cette nourriture est légère pour

un esprit solide, elle est même désagréable, parce que rien ne peut plaire que le vrai : mais la ravir à ces Nations, ce seroit leur ôter le plaisir de s'imaginer qu'ils valent beaucoup mieux que les Peuples qui ne font pas leurs recherches. Une vraisemblance suffit ici pour immortaliser. Descartes, Newton, Copernic, Galilée, Gassendi, Mallebranche font des hommes beaucoup au-dessus des autres. Sais-tu pourquoi, cher Alha? c'est que l'on croit qu'ils ont trouvé quelque chose, qui n'est ni vérité constante, ni mensonge avéré. Je t'avouerai cependant que leur science des calculs, de Géométrie, & en général des Mathématiques, est bien admirable. Ils devroient tous ne s'appliquer qu'à elle, & laisser le monde tel qu'il est. Croirois-tu qu'à l'œil ils mesurent des espaces considérables, avec une exactitude surprenante? Ils savent d'un coup de plume éclaircir les nombres les plus confus; ils ont tellement observé les élémens, qu'ils

faver
leur
fet ju
Méca
magi
le ton
tir à
certa
chers
doute
font à
interé
vent
& rie
qu'ils
nos c
mers
rières
en fo
eux,
faire
vant,
comp
anima

font le poids & le volume qu'il faut leur opposer, afin qu'il en résulte un effet juste & précis. Leur Chimie & leur Mécanique m'ont paru long-tems une magie : ils ont trouvé le secret d'imiter le tonnerre des cieus, & de le faire partir à leur volonté. Par le moyen d'une certaine poudre noire, ils brisent les rochers, & font entr'ouvrir la terre. Je ne doute pas que s'ils vouloient, ils ne pussent à la fin détruire le monde; mais leur intérêt commun les retient. Ils se servent de ces foudres dans leurs guerres, & rien ne peut résister au fer enflammé qu'ils lancent contre leurs ennemis. Que nos déserts sont heureux d'avoir des mers immenses qui leur servent de barrières! Conjure le grand Esprit de faire en sorte que ces Peuples restent chez eux, & que jamais ils ne prétendent nous faire leurs esclaves. Je frémis en écrivant, cher Alha; il vaudroit bien mieux compter sur nos doigts nos flèches, nos animaux & nos poissons, que d'appren-

dre leurs secrets prodigieux , en exposant nos aziles à des maux infinis. Je te remercie des peaux que tu m'as envoyées; elles sont précieuses & belles: je les ai troquées pour de l'argent. C'est une grande commodité d'avoir tout ce que l'on veut avec ce métal. Ces Nations se sont accordées à croire qu'il valoit autant que toutes les choses de la vie, en sorte que l'échange est facile. Si nous pouvions en faire autant d'un coquillage, ou d'une écaille de poisson, & que nos Vaillans y consentissent, je crois que nous serions aussi avancés que ces Européens. Que nous importe de la réalité du prix d'une chose, qui seroit acceptée dans nos climats sur le même pied? On peut y mettre l'estimation que l'on veut, & s'en servir après très-utilement. Ah! cher Alha, je sens que je perds de mon ancienne simplicité, & que je te conseille l'iniquité qui regne ici. A force de converser avec ces Nations, on en prend le faux & les imagi-

nation
me p
gant
de n
faute
ge. J
forts
prest
pas,
bliss
malh
mou
ces c
flêch

J E
l'a
de
gré
duit
Nat
fait

nations. Je me souviens qu'un François me proposoit un jour ce projet extravagant, lorsque je m'entretenois avec lui de notre commerce. La honte de ma faute m'empêche de t'en dire davantage. Je m'apperçois que j'ai besoin d'efforts continuels pour me garantir des prestiges qui me menacent. Ne souffre pas, je t'en conjure, le moindre affoiblissement dans mon cœur; & si, par malheur, je me corrompois, laisse-moi mourir malheureux & sans secours dans ces climats, ou prépare contre moi les flèches de nos Illustres.

XVI. L E T T R E.

JE suis au désespoir, mon cher Alha, l'amour m'a soumis à la plus méchante de toutes les femmes. Je t'écris malgré ses précautions. La barbare m'a réduit en captivité: elle me montre à ces Nations comme une curiosité. Elle m'a fait deshabiller par de jeunes gens de son

complot; elle m'a fait peindre le corps de diverses couleurs; elle m'a conduit, malgré moi, dans un lieu public; elle m'oblige, sous peine de la vie, à danser & à chanter à la mode de nos déserts, tandis que je pleure dans mon cœur: je suis sur le point de me tuer; j'en cherche tous les moyens sans les trouver. On me nourrit, on me couche, on me garde à vue. Je crois que c'est pour la dernière fois que je t'écris: tu ne verras plus ton cher *Igli*. Cache à ma chère *Glé* ma douleur & la tienne. O ciel! que je suis malheureux de t'avoir quitté, cher *Alha*! le plus tendre de mes amis, je meurs loin de toi! ces animaux farouches & cruels me jetteront dans la terre. O mes enfans! ô mon aimable sœur, que le grand Esprit m'a donné pour épouse! je ne reposeraï pas dans votre cœur. Que n'ai-je été dévoré par les bêtes! que la mer ne m'a-r'elle englouti! que le feu ne m'a-r'il consumé. La cruelle que j'ai tant aimée, m'a pris mon argent & mon or.

Cette
reille
de m
on m
victi
dant
enne
se liv
l'ai v
vu d
aux f
Je l'a
est fi
m'ad
pour
me t
repr
ne s
vroi
eux.
vien
Je la
est c
bert

Cette lettre me coute un pendant d'oreille. Je l'ai brisé pour le donner à un de mes gardes, afin de te la faire tenir : on m'a mis ces ornemens comme à une victime que l'on va immoler. Cependant la perfide est entre les bras de mes ennemis ; elle souffre leurs caresses , & se livre à leur amour. Sous mes yeux je l'ai vu rire , je l'ai vu m'insulter , je l'ai vu dans des postures lascives , manquer aux sermens sacrés qu'elle m'avoit faits. Je l'aime encore, malgré ses forfaits ; elle est si belle , que je ne puis la voir sans m'adoucir ; elle profite de cet empire pour m'accabler. Elle me dit qu'elle m'aime toujours , & je suis desarmé. Je lui représente en vain que ces jeunes gens ne sont pas mes amis , & qu'elle ne devoit pas, par conséquent , se livrer à eux. La follette me répond qu'ils le deviendront , & lève ainsi mes scrupules. Je la presse par sa religion , elle dit qu'elle est de la micenne. Je lui demande ma liberté , elle me dit qu'elle a perdu tout

son argent au jeu , & qu'elle n'a eu d'autre ressource pour en amasser beaucoup en peu de tems , que de montrer son *Iroquois* ; que je suis trop heureux d'acheter ainsi sa tendresse ; qu'elle me nourrira en attendant mes balots de pelletterie ; que je ne dois pas m'ennuyer en aussi bonne compagnie ; que les femmes ne peuvent me voir sans amour ; qu'elles viennent toutes contempler un homme tel que la simple nature l'a formé ; qu'elle en connoit plus d'une qui brûle pour moi. Elle m'embrasse , & ses charmes m'enchantent. Je ne fais , cher Alha , ce que je fais ; la colère & l'amour me devorent tour à tour. Je vois du matin au soir plus de monde qu'il n'y en a dans nos déserts. Je me promène dans une grande sale destinée à mon exercice. Tous les yeux se fixent sur moi. Les différences du sexe que l'on ne voit ici qu'à bonnes enseignes , n'est pas ce qui excite le moins la curiosité. Les jeunes filles me regardent avec étonnement ; les

unes
vent u
quelq
dant l
n'excit
margu
des y
mens
cache
chisso
ce qu
fronte
donc
désert
n'est-c
nous
sang ,
J'oubl
N'en
Franç
vant r

unes en sourient, & les autres confèrent une gravité instruite. Je me console quelquefois de mon malheur, en regardant les plus aimables. Jamais l'amour n'excite chez moi ses traits, que je ne remarque chez elles, je ne sais comment, des yeux plus attentifs sur les mouvemens naturels de l'humanité, qu'on leur cache ici avec un grand soin. Je réfléchissois sur ce fanatisme, & j'examinois ce qu'ils appellent pudeur, honte, effronterie. En vérité, cher Alha, est-ce donc là la source de la tendresse dans nos déserts ? n'est-elle pas plus sublime ? n'est-ce pas le cœur lui-même qui est chez nous la mesure de l'amour. Les liens du sang, la fraternité sont nos chaînes. J'oublie insensiblement mes douleurs. N'en sois pas surpris, cher Alha, ma Françoisse charmante occupe, en achevant ma lettre, mon esprit & mon cœur.

XVII. L E T T R E.

ENfin, mon cher Alha, je suis sorti d'esclavage. Ce Peuple extravagant s'est lassé de me voir, & ma Françoisé de me faire souffrir. L'amour que j'ai pour elle, m'aveugle sur sa perfidie. Elle dit qu'elle se trouve bien d'avoir ainsi trafiqué le spectacle de mon humanité. Le fruit de ce commerce honteux ne lui fait pas la moindre horreur. Ces Nations sont avides. Je la laisse vivre à sa mode. Elle m'a associé un jeune homme d'une figure charmante. Il dépense par jour la valeur de quatre peaux en magnificence & en plaisirs. Je ne puis deviner comment il économise ses affaires. Je suis sur le point, me dit-il hier, d'acheter une terre de cinq cens mille francs. Comment, lui dis-je, où trouveras-tu cette somme, toi qui n'as rien hérité de pere & mere? Je n'en ai que faire, me répondit-il; il y a des bois à vendre pour mon

acqui
voir
payer
rien,
avoit
ples f
ici un
moins
les ba
je les v
ici ils
tent to
tres ne
bonne
table f
abusen
avoit f
tuaires
sans av
avoit c
fidérab
Igli, m
dans u
riche m

acquisition. J'avois beau lui faire concevoir que jamais on n'avoit acheté sans payer; il m'assura que je n'y entendois rien, & qu'en prenant des termes, on avoit à la fin le fond pour soi. Ces Peuples sont singuliers, cher Alha; on voit ici une infinité d'hommes vivre avec moins de secours, que je n'en aurois sans les balots que tu m'envoies. Il faut que je les vende pour avoir de l'argent; mais ici ils ont bien d'autres secrets: ils achètent tout, & ne paient jamais. Les Illustres ne se conduisent pas autrement. La bonne foi du Peuple est le fond respectable sur lequel ils comptent & dont ils abusent. Ce jeune homme m'a dit qu'il avoit fourni les cercueils, les draps mortuaires de Paris & les pavés des chemins, sans avoir la moindre ressource; qu'il avoit cependant gagné des sommes considérables à acheter ainsi pour rien. Cher *Igli*, me disoit-il confidenment, allons dans un équipage magnifique chez un riche marchand d'étoffes. Nous en pren-

drons pour vingt mille francs , nous payerons cent pistoles comptant , nous donnerons notre adresse , nous changerons de demeure , nous ferons vendre à moitié de prix , & tu te passeras ainsi de tes compatriotes. Vas , lui dis-je , vivre par tes crimes , & laisse-moi vendre mes pelleteries. Tu vois , cher Alha , la scélératesse qui regne ici.

On voit des Illustres n'avoir pour tout revenu , que de donner à jouer. Il faut ici de l'argent , & on en gagne à quelque prix que ce soit ; il n'y a point de souplesses qu'on ne mette en usage.

Une Dame m'est venu voir ces jours passés ; elle m'a pris en particulier : Je viens , dit-elle , de la part de la Princesse de *** , elle désire avec ardeur de lier commerce avec vous ; elle vous a vu , & se sent de la passion pour vous. Voilà une tabatière d'or qu'elle vous envoie pour gage de sa tendresse. Fort surpris , mais fort charmé de cette proposition , je la priai d'assurer la Princesse de mon

parfa
qui é
jama
près
moi
plus
que j
march
fes. I
cesse
Princ
pour
assez
deux
chez
m'hab
tin : fa
fortun
mais
Dame
m'en
de me
en vé
été p

parfait retour; je lui rendis sa tabatière, qui étoit d'un grand prix, & ne voulus jamais la recevoir. Je lui répondis qu'après que la Princesse auroit noué avec moi une familiarité étroite, je ne ferois plus de difficulté de recevoir ses présens; que j'étois infiniment sensible à des démarches aussi empressees & aussi flatteuses. Elle me donna l'adresse de la Princesse; & comme je la reconduisois: La Princesse m'a chargé de commissions pour le Palais, me dit-elle, & je n'ai pas assez d'argent sur moi; donnez-moi deux louis, je vous les rendrai tantôt chez la Princesse. Je les lui donnai, je m'habillai promptement; c'étoit le matin: faisant mille réflexions sur ma bonne fortune, je me rendis à l'heure précise; mais je ne trouvai ni Princesse, ni la Dame à la tabatière & à mes louis. Je m'en revins tout confus, & n'eus garde de me vanter de cette fourberie. Mais, en vérité, tout autre que moi y auroit été pris. Voilà, cher Alha, l'industrie

dont mille gens se servent ici. J'ai prêté dix fois de l'or à des hommes que je n'ai jamais revu depuis, & qui ressembloient à des Illustres par leur habillement & par leur maintien. Il faut que je sois toujours en garde contre ces Peuples scélérats. J'ai toujours ma main sur mon argent; on m'en a pris, sans que j'aie pu m'en apperevoir. Il faut que ces coquins soient ou magiciens, ou bien adroits. Je passois, il n'y a pas longtemps, sur le soir dans la rue enveloppé de mon manteau, quand quelqu'un derrière moi se mettant dos à dos, me le prend & s'en couvre avec un sang froid admirable. J'eus beau crier après lui & le lui redemander; il me dit gravement que j'étois un fou; que ce manteau étoit à lui, & la preuve qu'il m'en donnoit, c'est qu'il l'avoit sur ses épaules, tandis que je n'en avois point. Il cria lui-même au voleur, & si je ne m'étois caché, j'aurois encore été conduit en prison, pour achever de me consoler. Juge, mon

cher A
Comp
Comp
compr
avons
ces bar
vertu l
souven
moi, c
nouvel

L A
L to
roître
bre im
dans c
néable
qu'un p
trembl
apofén
de tes f
des me

cher Alha, des maux que je souffre ici. Compare à présent ces Nations à nos Compatriotes pleins de probité, & tu comprendras bientôt la folie que nous avons eu de vouloir nous modérer sur ces barbares. Heureuses retraites, où la vertu habite ! quand vous reverrai-je ? souvent l'ennui me dévore : console-moi, cher Alha, en me donnant de tes nouvelles.

 XVIII. L E T T R E.

LA Philosophie n'est-elle pas pour tous les hommes ? Ne doit-elle paroître à leurs yeux que comme une ombre imposante & impénétrable ? Les pédaus craignent-ils, disois-je à mon Vénéral, qu'on ne devine ce que c'est qu'un paralogisme, comme un Médecin tremble qu'on ne divulgue le secret d'un aposème, ou d'un opiat ? C'est l'étiquette de tes savans d'être inintelligibles au reste des mortels. Tes anciens Sages ont fait

un art dont les termes inusités au vulgaire, semblent vouloir le séparer du sens commun. Les modernes les suivent. Si tu me demandes pourquoi, mon cher Alha, c'est qu'ils se succèdent. Tout homme peut raisonner juste, être judicieux, en savoir autant pour le moins de la divinité que Pourchot, avoir l'expérimental de la physique sans être Philosophe.

Veux-tu, cher Alha, en savoir la raison? c'est qu'il ignore les cathégories d'Aristote, les différens noms des idées qu'il met en usage; c'est qu'il ignore les propositions & leurs conversions; c'est qu'il forme des raisonnemens sans les figures des sillogismes, & sans autre méthode que le principe intérieur, sur lequel on inventa les noms de synthétique & d'analytique; c'est qu'il parle solidement des êtres & des esprits, sans ontologie & sans pneumatologie; c'est, enfin, parce qu'il soutient que les effets de l'aimant, par exemple, lui sont plus con-

nus

nus
le fu
New
gouv
résou
autre
prop
neme
pidité
bles.

un vo
traits
Je tre
j'app
se fati
ner s'i
appre
beauc
tre ég
ainsi c
vérité
parle-
amba
en dit

Ton

nus que les principes de ces effets ne le furent à Aristote , à Descartes & à Newton. La raison est née libre; elle se gouverne , elle agit , elle connoit , elle résoud les difficultés de son ressort sans autre art que celui que lui fournit son propre fond. Suer pour faire un raisonnement juste, telle est, cher Alha, la stupidité, ou plutôt la folie de ces Vénérables. J'ai actuellement entre mes mains un vocabulaire redoutable de termes abstraits & de définitions philosophiques. Je tremble en l'ouvrant : c'est ainsi que j'appelle les cayers que mon pédagogue se fatigue à m'expliquer. Faut-il s'étonner s'il leur faut des années entières pour apprendre des choses qu'ils savoient beaucoup plus clairement avant de s'être égarés dans ce cahos énorme ? C'est ainsi qu'ils enveloppent leurs prétendues vérités. Hélas! cher Alha, la vérité ne parle-t'elle pas à tous les Peuples sans ambages & sans mystères ? Elle nous en dit assez pour être heureux, sans vou-

loir la forcer à nous en dire davantage. Je commence à me défier d'une vérité qui n'est pas faite pour tous les hommes : l'envelopper, c'est lui donner un caractère d'avarice qu'elle n'eut jamais ; la faire dépendre du caprice d'Aristote ou de Mallebranche , c'est lui donner des maîtres qu'elle enseigna comme tous les autres , & qui n'ont pas toujours été dociles à ses leçons.

Ces Vénérables ont certains lieux , & une espèce d'hommes consacrés à ces Théâtres de discordes puériles , où la raison est à la torture , & où le bon sens gémit sous le joug des clameurs & des distinctions , que la chicane semble avoir enfantées , pour servir d'azile & de défense à un grave sot. Rien de plus dangereux , même selon les principes de leur religion , que de faire entrevoir la vérité à l'homme , avec la suite ténébreuse du cahos de la dispute. Les jeunes esprits , pleins de ce feu impatient qui accompagne leur âge , s'imaginent aisé-

ment
n'est
effor
leurs
nos I
tudes
vérité
fester
justes
mière
presq
d'aime
lens , a
capabl
& de
Philos
de qu
Que
vue ,
mie ?
grand
exécu
fiasmé
sa log

ment, à force de combattre tout, qu'il n'est rien qui ne puisse être soumis à leurs efforts curieux; aussi les plus habiles de leurs docteurs pensent-ils à la fin comme nos Iroquois, après s'être consumés d'études. Ces jeunes cœurs exigent de la vérité ce qu'elle ne voulut jamais manifester aux hommes, & s'irritent de ses justes bornes. On veut suppléer à la lumière en devinant, & c'est ce que fait presque toute la physique. Ils se vantent d'aimer la vérité. Des amateurs turbulents, accablés de préjugés, font-ils bien capables, mon cher Alha, de la chercher & de la connoître? Qu'est-ce que leur Philosophie? sinon un amas pompeux de questions qu'on ne termine jamais. Que deviennent ces éloges à perte de vue, quand on vient à en faire l'anatomie? Disons, cher Alha, que c'est un grand dessein, mais, en vérité, bien mal exécuté. Quel est le Philosophe entousiasmé, qui ne croie avoir obligation à sa logique scholastique de l'évidence &

de la vérité de ses idées, de ses jugemens, & de ses raisonnemens méthodiques, comme si sans ces fadeuses, nous autres Iroquois, ne pensions pas aussi bien qu'eux? Je pose en fait que dans la Métaphisique, il n'y a pas deux conclusions un peu intéressantes que l'on puisse regarder comme certaines. Je ne parle pas de celles qui sont peu nécessaires au sens commun, que la seule démangeaison de mettre quelque chose en avant, a inventées, & dont la clarté superflue ne nous avance de rien. La morale est une copie enflée de la loi naturelle : les hommes ont beau faire; quel est le Législateur qui a su corriger un seul vice? Les grands Egyptiens, les grands Athéniens, les grands Romains, les grands Chrétiens n'ont pas l'obligation à leurs loix positives de les avoir faits meilleurs, mais aux sentimens sublimes & naturels du cœur.

Que de raisonnemens depuis la durée du monde! On pourroit en faire une

très-c
vrai. U
dù no
fuis, c
néanm
compr
me pr
pas; la
per me
étrang
répan
Concl
pour p
qu'ai-j
le rest
même
fance d
plique
pour p
verror
ce qui
nous d
mesure
même

très-courte réduction pour s'en tenir au vrai. Une aussi longue expérience auroit dû nous instruire. De savoir ce que je suis, c'est ce qui m'intéresse le plus, & néanmoins c'est ce qu'on n'a pu encore comprendre. Cinq cens fillogismes ne me prouveront jamais que je n'existe pas; la difficulté consiste à me développer moi-même à moi-même. Mais il est étrange que l'obscurité commence à se répandre sitôt que je réfléchis sur moi. Concluons que nous ne sommes pas faits pour pénétrer ce que nous sommes; qu'ai-je donc affaire de connoître tout le reste, si je ne me connois pas moi-même. L'impossibilité de cette connoissance de ma nature me prouve sans réplique une impossibilité universelle; & pour peu que nous réfléchissons, nous verrons que nous ne connoissons de tout ce qui nous environne, qu'autant que nous en avons besoin, & en la même mesure que nous nous connoissons nous-mêmes.

Console-toi, cher Alha, nous ne perdons rien à n'être pas Philosophes à la mode de ces Peuples. Ces Docteurs sont plus capables de gâter un esprit solide, que de l'éclairer. Je connois ici de bons esprits d'ailleurs, à qui la fureur de ces disputes a renversé le sens. On parloit avant avec eux; mais à présent il est impossible sur quelque matière que ce soit, de leur dire deux mots de suite, sans des contestations insupportables.

XIX. L E T T R E.

D'Où vient, disois-je à un Juif, êtes-vous détestés de tous les Peuples? pas un des étrangers que je connois ici, ne vous aime. Les enfans n'aiment pas ordinairement leurs Pédagogues, reprit le Rabin. Tu vois ces barbares; ils ne connoissent pas le grand Esprit, & c'est nous qui leur avons appris la vérité. Ils adoroient encore sans nous de la pierre & du bois. Bon, tu te moques, lui dis-

je, ce
le gra

Dès

ajouta

de Di

pondi

été ses

seuls q

bin, n

Nos p

Tu te

Discip

bouch

a-t'il d

D'app

à ne p

voudr

l'abré

climat

nous l

crois

tromp

rapine

extrav

je, ces peuples n'ont jamais adoré que le grand Esprit dans ses ouvrages.

Dès le commencement du monde, ajouta-t'il, nous sommes le seul peuple de Dieu. Mais penfes-tu, Rabin, lui répondis-je, que nos Iroquois n'aient pas été ses amis? Non, dit-il, c'est à nous seuls qu'il a parlé. Que dis-tu donc, Rabin, ne parle-t'il pas à tous les hommes? Nos peres n'ont jamais adoré que lui. Tu te trompes, Iroquois, continua le Disciple de la Sinagogue, il n'a parlé bouche à bouche qu'à Moïse. Et que lui a-t'il dit, Vénérable, lui demandai-je? D'apprendre aux hommes à l'aimer, & à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. C'est là l'abrégé des tables de ta Loi? Dans nos climats, nous en savons tout autant, & nous le pratiquons. Pour toi, Rabin, tu crois pouvoir, en conscience, voler & tromper les gentils par l'usure & par les rapines. Appelles-tu religion le ramas extravagant de tes superstitions? OÙ

Dieu a-t'il défendu aux hommes l'usage des créatures? où leur a-t'il ordonné ces absolutions, & ces cérémonies que tu observes? Crois-moi, Rabin, c'est une pure invention de ton Moïse.

Tes peres étoient des stupides qu'il a conduits comme Numa les Romains, par le merveilleux. Quoi! vous êtes assez fous pour croire que Dieu s'est lassé d'être adoré par la Religion naturelle, & que ce premier ordre qu'il a établi d'abord, en mettant dans nos cœurs des dispositions sûres, simples & invariables, lui a paru peu digne de sa prudence? N'a-t'il donc pas bien consulté son ouvrage en le formant, pour s'y reprendre à plusieurs fois? & s'il est vrai, comme tu le dis, qu'il a ajouté à sa première Loi une seconde, nous devrions en savoir quelque chose; nous sommes ses créatures, & ce Pere qui nous parle, non pas bouche à bouche, comme tu t'en vantes follement, mais aux yeux & aux cœurs, nous auroit donné à nous, & à tous les

Peuple
un inf
monie
en a pa
Dieu d
sa voix
peres
dons e
elle ne
veau,
ne s'est
nous so
tres sur
roissent

Exar
Moïse
après la
des ho
neuf ce
le nom
généalc
de sa M
ce que
mes sur

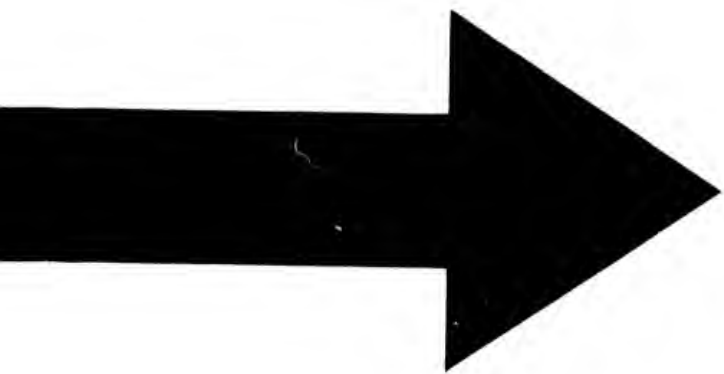
Peuples de l'horreur pour le cochon & un instinct sûr pour exécuter tes cérémonies. Je te jure, Rabin, qu'il ne nous en a pas dit un mot dans nos déserts.

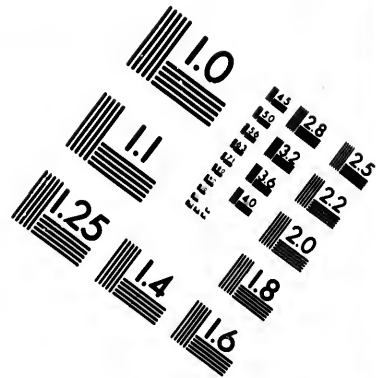
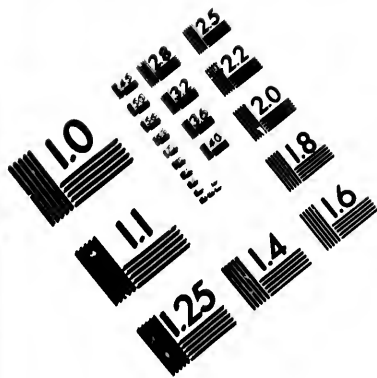
Dieu de Moïse est-il différent du nôtre ? sa voix est constante & invariable. Nos peres l'ont entendue, & nous l'entendons encore. Jamais dans nos déserts elle ne nous a instruit de rien de nouveau, jamais aucun de nos Vénérables ne s'est cru extraordinairement illuminé : nous sommes aussi anciens que tes ancêtres sur la terre, & tes peres ne me paroissent pas plus éclairés que les miens.

Examine tes fables Mosâiques ; ton Moïse prétend écrire deux mille ans après la création du monde ; il imagine des hommes qui ont vécu des sept & neuf cens ans. Il nomme familièrement le nom du premier Homme ; il fait la généalogie de ses descendans en faveur de sa Nation. Il raconte jour par jour ce que Dieu a fait avant qu'il y eut d'hommes sur la terre, &, par conséquent, des

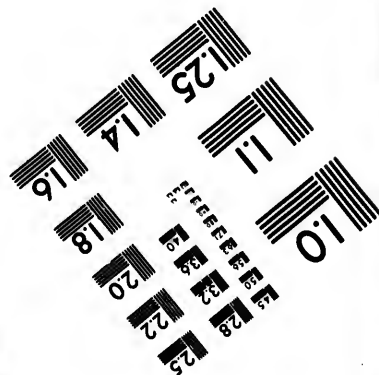
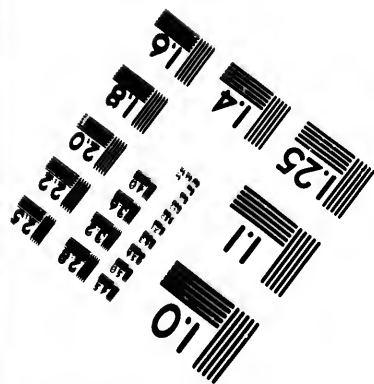
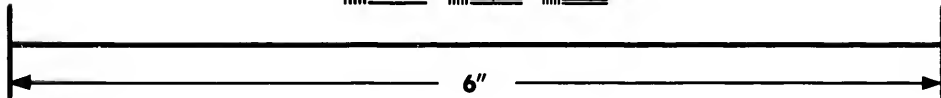
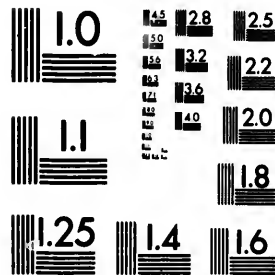


l





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.8 3.2 2.2
2.0
1.8

1.5 1.8 2.0
2.2 2.5 2.8
3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6
6.3 7.1 8.0
9.0 10.0

témoins de qui il puisse tenir ces circonstances. Il représente Dieu comme un ouvrier impuissant, qui, pour voir clair à son ouvrage, & pour éviter la confusion, le partage en différentes tâches, & qui se repose le septième jour. C'est encore pour éterniser cette idée basse & puérile, qu'il vous défend de rien faire dans le Sabat.

Rabin, si les Patriarches ont vécu neuf cens ans, ceux des Egyptiens étoient leurs contemporains, & ont dû vivre autant. Il n'y avoit pas plus de chemin de Pharaon à Adam, que d'Adam à Moïse. Tu conviens de leur sagesse & de leur science, & tu les vois les contradicteurs de Moïse : ils devoient cependant avoir hérité de leurs peres les mêmes notions; ils étoient les uns & les autres les témoins du monde; cependant les uns disoient blanc & les autres noir.

De quoi s'est avisé Moïse de ne faire créer à Dieu qu'un homme & une femme, dont il nous fait tous descendre? Dieu

peuple
role; j
avoit
monde
près c
nétre c
immen
l'inven
serions
les seul
mes au
rocher
tainem
Adam.
Sa for
digne d
drogin
lent bi
prome
mud le
morts-
ble fai
d'un fr
ler un

peuple la terre d'animaux d'une seule parole; pourquoi s'est-il imaginé qu'il n'en avoit pas fait autant des hommes? Le monde, Rabin, selon tes calculs, a duré près de six mille ans, sans qu'on ait pénétré dans nos déserts que des distances immenses séparent de vos climats. Sans l'invention de la navigation, nous nous serions persuadés comme vous, d'être les seuls habitans de la terre. Nous sommes aussi anciens que les étoiles & nos rochers, & nous ne pouvons pas certainement tirer notre origine de ton Adam. Quelles fadaïses de ton Moïse! Sa formation de la femme est une idée digne d'un imposteur sans esprit: les Androgines & les pierres de Ducalion valent bien le conte de la côte. Moïse fait promener Dieu au frais, comme ton Talmud le fait le maître d'école des enfans morts-nés. Il introduit cet Etre immuable faisant défense à Adam de manger d'un fruit du Paradis terrestre; il fait parler un serpent, comme l'âne parle ail-

leurs dans tes livres; il fait paroître le Créateur comme un Pere barbare, qui prévoit qu'en mettant un couteau entre les mains de ses enfans, ils se tueront infailliblement, & qui ne laisse pas de le leur donner; il imagine le Diable & le péché; de l'état naturel de l'homme il en fait une punition; il veut te persuader que sans ce repas fatal à l'humanité, la terre n'auroit pas eu de ronces; que les femmes seroient accouchées sans douleur, & que nous serions restés immortels. Nos peres qui n'ont certainement pas mordu la pomme, ne meurent-ils pas? Nos femmes accouchent-elles, comme les Chrétiens disent que Marie est accouchée de Chri' Vas, Rabin, ton Moïse me fait pitie. Si je voulois faire l'inspiré, je m'y prendrois mieux que lui. Nos serpens ne sont pas de la race des vôtres: aucun de leurs grands-peres n'a parlé à Eve, & je te jure qu'ils rampent à terre tout comme ici. Ramper c'est leur condition, & non pas une

peine
quenc

Où
sez pu
prévo
Dém
l'hom
le voi
victoi
Etre
l'amou
les bla
fanatic
versati
Ces p
Choisi
sublim
celle d

L E
to
ils y en

peine imposée à ces animaux en conséquence de la tentation de la femme.

Où Moïse va-t'il imaginer un Etre assez puissant, pour s'opposer à la rendre prévoyance du Pere de la Nature ? Le Démon fait un miracle pour séduire l'homme : il fait parler le serpent ; Dieu le voit sans agir à son tour, & laisse la victoire à son ennemi. La fureur de cet Etre rival fut donc plus puissante que l'amour de ton auteur ? Voilà, Rabin, les blasphèmes qu'enfantent tes livres fanatiques. Telle est, cher Alha, la conversation que j'ai eue avec cet Israélite. Ces peuples sont ivres de leurs folies. Choisis à présent ou la religion simple, sublime & raisonnable de nos peres, ou celle de ce Juif.

XX. LETTRE.

LEs Chrétiens, cher Alha, croient à toutes les histoires de Moïse ; mais ils y en ajoutent bien d'autres merveil-

ses. Ils croient que *Jesus* est le grand Esprit lui-même, qui s'est fait homme pour apprendre aux hommes le vrai bonheur, pour leur donner l'exemple de la sainteté, pour devenir la victime par sa mort, & pour les racheter des supplices éternels auxquels ils sont tous condamnés, à cause du péché de leur premier Pere.

En vérité, Disciple de *Christ*, disoije à un de leurs Sacrificateurs, tu fais punir les enfans pour une faute qu'ils n'ont pas faite; tu fais de Dieu un Etre bien peu clairvoyant, ou bien impuissant; tu le fais mourir pour sa créature: dis plutôt que tu lui fais expier son imprudence & son indifférence pour les enfans qu'il forma, & qu'il mit au Paradis de la terre. Tu conviens qu'il étoit le maître de les préserver de la desobéissance où ils se sont précipités en goutant de la pomme, & tu m'assures qu'il ne l'a pas fait. Tu me le représentes donc comme un Pere dénaturé: un moment après, ton Dieu

s'irrite
que to
tu veu
nous l

Enf
ne cro
le salut
dis qu
de ton
viens-
quel D
plus d
Tu me
veut n
peut v
se don
mens i
heureu
par un
quelqu
ple mo
sauver
Tu
expos

s'irrite contre ses enfans, il les noie presque tous dans les eaux du Déluge ; & tu veux que sous ces couleurs horribles nous le concevions.

Enfin, il vient mourir pour eux : qui ne croiroit qu'à ce coup il réussira pour le salut de tous ? point du tout. Tu me dis que presque personne ne sera sauvé de ton Enfer. Quel théâtre sanglant viens-tu mettre sous nos yeux indignés ! quel Dieu plus extravagant ! quel Pere plus digne de l'horreur de ses enfans ! Tu me le montres comme un Dieu qui veut nous rendre heureux, & qui n'en peut venir à bout ; comme un Dieu qui se donne mille soins & mille mouvemens inutiles ; comme un avare, seul heureux, & un capricieux, qui n'accorde par un choix bizarre, le bonheur qu'à quelques hommes, tandis que d'un simple mouvement de sa volonté, il peut les sauver tous.

Tu prétens qu'il étoit raisonnable qu'il exposât l'homme au danger d'être pré-

varicateur? danger si évident à ses yeux qui voient tout, que c'étoit plutôt, à en juger sainement, une perte sûre & prévue, avec une pleine connoissance de cause. Quelle gloire prétendoit-il en tirer, ton Dieu barbare?

Tu dis, afin de justifier ton arbre de vie & de mort, de la science du bien & du mal, qu'il lui falloit un hommage libre? Ah! Sacrificateur, que tu es aveugle dans tes principes! Crois-tu qu'on soit libre de ne le pas aimer, ce Pere qui ravit nos cœurs? Jamais un Dieu aussi aimable a-t'il pu former des créatures libres de ne l'aimer pas? Un culte libre est impossible sous son empire; cette nécessité fait sa gloire. Que tes idées, Sacrificateur, sont basses, lui disois-je! que tu connois bien peu le maître du monde! que je te plains de te voir nager dans un océan de questions frivoles! Dieu a pu agir autrement; mais, ajoutes-tu enfin, il ne l'a pas voulu. Qui te l'a dit, aveugle mortel? Tu me peins en deux
mots

mots
grand
toute
louch
que
moien
dores
ne m
est D
soient
Ils se
emblé
à ente
ples.
soit h
cateur
jamais
que v
Tu
n'en f
fait h
que se
tion
un Pe
Ton

mots le Dieu cruel de Moïse, & non le grand Esprit. L'image que tu m'en fais, toute raisonnée qu'elle paroît à tes yeux louches, est plus monstrueuse en effet, que celle que les Idolâtres s'en formoient. Dis-moi, Disciple de *Christ*, n'adores-tu pas chaque attribut de Dieu? ne m'assures-tu pas que chaque attribut est Dieu lui-même? Voilà ce que faisoient & ce que pensoient les Payens. Ils se représentoient tout cela par des emblèmes & des figures, afin de donner à entendre l'Invisible aux yeux des Peuples. Porphire a justifié ce culte, qui faisoit horreur à tes peres. Non, Sacrificateur, les Romains & les Grecs n'ont jamais poussé leurs extravagances si loin que vous.

Tu veux que je croie que trois Dieux n'en fassent qu'un; que Dieu le Fils s'est fait homme sans l'opération ordinaire; que ses miracles, sa mission, sa résurrection sont vrais, quoique démentis par un Peuple entier, qui persévère sous tes

yeux , qui l'a vu naître & mourir , & qui doit mieux connoître ses prophéties que des étrangers qui les expliquent à leur mode ! Intéressés à reconnoître un Messie , pour se faire valoir au-dessus des Peuples , ils aiment mieux vivre dans l'ignominie , que de reconnoître ton Christ pour tel , quoiqu'il soit de leur Nation.

Tu veux que je croie un péché fabuleux , qui damne à leur insçu , presque tous les hommes ; la mort d'un Dieu qui vient le réparer , ou plutôt qui ne répare rien. Je voudrois bien te demander ce qu'il est venu faire ton Messie. Avant tous les tems (car tu en conviens) Dieu le Pere n'a-t'il pas choisi ses élus ? ne les a-t'il pas choisis , par conséquent , avant le péché d'Adam , & l'incarnation du Fils du grand Esprit ? Mystère qui fut , selon toi , la suite miséricordieuse du grand malheur qui arriva par une pomme. Qu'avoit-il affaire d'envoyer son Fils pour verser son sang inutilement ?

Co
ro
au
me
au
ch
fa
cip
élus
pou
rés
ton
ave
au
qu
élus
pas
nag
des
T
Chr
à la
détr
Dis

Ceux que le Pere avoit prédestinés, auroient toujours été sauvés; car pour les autres ils ne le feront jamais. Le Pere, me dis-tu, Sacrificateur, les a donnés au Fils? Ils étoient donc au Pere par son choix, avant qu'ils fussent au Fils par sa mort? Conviens donc dans tes principes que si le Christ est mort pour les élus, ce n'a pas été par nécessité absolue pour leur salut que le Pere avoit déjà résolu. Ils étoient à vous, mon Pere, dit ton Messie lui-même, & vous me les avez donnés: or, personne ne peut ôter au Pere ce qu'il a dans ses mains; donc qu'il n'y avoit rien à craindre pour les élus, quand le Christ même ne seroit pas venu. Mais ton Dieu se plaît au carnage: lui-même il allume l'Enfer contre des coupables qu'il auroit pu préserver.

Tu enseignes gravement que ton Christ se fait manger à mille personnes à la fois; que la matière du pain est détruite par tes mystérieuses paroles. Dis-moi, Sacrificateur, as-tu du sens de

me montrer dans la multiplication des pains une preuve de cette multiplication de présence d'un même homme à mille endroits à la fois? Voilà des millions de Christ, & des Dieux plus nombreux que tous ceux du Paganisme. Tu donnes à l'humanité une immensité divine contre les principes de ta foi, qui te dit que la nature humaine en Christ est bornée, & qu'il n'est pas par-tout entant qu'homme, mais seulement entant que Christ est Dieu. Dieu peut-il faire un bâton sans deux bouts : c'est un proverbe usité chez vous autres? Non, sans doute. Or, je te demande comment tu conçois la matière, sans extension? Si l'extension n'est pas la différence essentielle de la matière, je te défie dans tes principes de me mettre de la différence entre la matière & l'esprit : l'ame à ce prix pourra aussi être matière. Tu prouves sa spiritualité parce qu'elle est sans extension ; mais si la matière peut être sans extension, comme tu le crois dans l'Eucharistie,

l'au
rép
étu
la
pe
rég
la
ell
tie
les
de
ces
po
len
reu
ce
on
ces
lie
&
Ch
lit
de

l'ame pourra être matière. Or, s'il ne répugne pas que l'ame qui pense, puisse être matière, il ne répugne donc pas que la matière puisse penser. Si la matière peut penser, donc que la matière peut régler & ordonner avec réflexion. Si la matière peut ordonner avec réflexion, elle a pu mettre de l'ordre dans ses parties. Si elle a pu mettre de l'ordre dans les parties, elle a pu former le monde, & de conséquences en conséquences, elle te conduit à la reconnoître pour Dieu. De plus, la matière est tellement infinie, que je te défie, Sacrificateur, de me donner un terme au delà de ce que tu conçois de l'univers. Tes fous ont inventé les espaces imaginaires : or, ces espaces imaginaires ne sont pas un lieu, & toute la matière seroit sans lieu & dans le rien ; ce qui est impossible. Choisis donc, ou d'admettre la possibilité de ces conséquences, ou de convenir de l'impossibilité de l'Eucharistie.

Tu seras damné, me dit ce Sacrifica-

teur : le Diable te possède. Que veux-tu dire, lui répondis-je ? Qu'est-ce que le Diable ? nous ne l'avons jamais connu dans nos déserts. C'est l'Esprit tentateur, me dit-il, c'est la Bête, c'est l'ancien Serpent, & me cita toutes les qualités que l'Apocalypse lui donne. Et l'Enfer, ajoutai-je, qu'en dis-tu ? C'est un lieu, repliqua le Vénérable, où toi & tous ceux qui ne pensent pas comme nos Docteurs, seront brûlés. Tu m'ennuies par tes fadaïses, Sacrificateur, lui répondis-je : je lui tournai le dos, & m'en allai souper chez un Illustre, aussi Iroquois que toi & moi. Ces Peuples, cher Alha, sont insoutenables dans la dispute. Je fuis les Vénérables pour ma propre tranquillité ; ils ne savent ce qu'ils disent. Ne leur parlez pas de Religion, vous leur ôtez le plus grand plaisir de la vie : on les voit d'un air magistral, toujours prêts à confondre par raisonnemens le genre humain. Mon Sacrificateur m'a menacé d'une ambassade de ses Doc-

ter
ne
pe
let
fan
fer
to
ne
fio
Na
à j

J
ve
da
l'ea
fai
bo
ex
m'
qu

teurs ; mais je te jure, cher Alha, qu'ils ne me feront pas Chrétien. Je connois, peut-être , mieux qu'eux leurs livres & leurs dogmes , parce que je les regarde sans préjugés. Que le grand Esprit r'affermissé de plus en plus dans son amour, toi , ma chere *Glé* & mes enfans ! Qu'il ne permette jamais que nous nous laissions séduire aux imaginations de ces Nations ténébreuses ! & qu'il soit lui seul à jamais notre Dieu & notre Roi !

 XXI. L E T T R E .

JE suis plongé dans un chagrin secret, mon cher Alha ; mon Sacrificateur est venu avec une troupe de Vénérables dans mon habitation. Ils m'ont jetté de l'eau sur la tête, & prétendent m'avoir fait Chrétien. Ils m'ont marmoté d'abord je ne sais quelles paroles, & m'ont exorcisé pour chasser le Diable. J'ai été m'en plaindre à mon Juif, & lui conter que je les avois laissé faire, en me mo-

quant d'eux dans mon cœur; que s'il ne falloit qu'avalier un peu de sel, recevoir quelques gouttes d'eau sur la tête pour être de leurs amis, qu'il n'y avoit rien que je ne fisse pour les obliger. Ce coquin de Rabin avoit un Turc avec lui, & nous nous promenions hors de la Ville; ils m'ont saisis l'un & l'autre, & m'ont circonci. En vérité, cher Alha, je crois que je suis fait pour avoir tous les malheurs du monde. Ce Juif pour m'adoucir, m'a dit qu'il m'aimoit trop, pour me voir plus long-tems enfant de Satan, & qu'il m'avoit fait enfant de Dieu. Mes Sacrificateurs m'en ont dit autant après leur ablution, & m'ont assuré que si Dieu me faisoit la belle grace de mourir à présent, j'irois droit au Ciel. Je les ai fort remercié de leurs offres, & leur ai dit que je voulois encore vivre.

Dieu vous regarde donc là, disois-je au Rabin, en vous faisant entrer en Paradis? Oui, me dit-il; sans quoi il nous jetteroit du haut en bas dans l'Enfer. Et

roi
teu
Chr
exe
Juif
c'ef
nou
rois
con
été
tie
voi
Jesi
pas
ter
çon
dis-
te
une
néc
cip
mo
me
fica

toi, Vénérable, ai-je dit à un Sacrificateur, pourquoi n'es-tu pas circoncis? ton *Christ* l'a été, & tu prétens suivre ses exemples. Tu Dieu, m'a-t'il dit, ces Juifs sont des paillards; ce qu'ils en font, c'est en faveur des femmes; mais pour nous, nous sommes chastes. En jure-toi-tu, Sacrificateur, lui dis-je? *Jesus*, continua-t'il, a été circoncis; mais s'il eut été dans un âge plus avancé, sa modestie ne l'auroit pas souffert. Le drôle m'avoit l'air de bien valoir un circoncis; son *Jesus* & son Evangile ne l'inquiétoient pas beaucoup. Je n'eus garde de lui conter mon aventure; il me plaisoit par sa façon franche. Que tu es malheureux, lui dis-je, de n'avoir point de femme! Tu te moques, *Igli*, me répondit-il, j'en ai une charmante. Ma Loi le défend; mais nécessité n'a point de loi; c'est un principe de nos Docteurs: je n'en suis pas moins chaste d'ailleurs pour cela. Je ne me suis pas fait moi-même jeune Sacrificateur, je ne savois ce que c'étoit; mais

delà en avant tout cela s'est découvert; un Médecin m'a dit que c'étoit dommage, & que j'aurois dû me marier; que les droits de l'humanité étoient triples chez moi, & que si je n'y mettois ordre, je pourrois bien en mourir. En forte, lui dis-je, que tu n'as pas voulu mourir? Non, ventre debout, me répondit-il; le joug de *Christ* est suave, & son fardeau léger. Moyennant cela, je fais mon salut, & vis comme un Ange: je suis paisible, & ne fais tort à ame qui vive. Mais pourquoi, ajoutai-je, Sacrificateur, tes Vénérables font-ils une loi générale & sans exception? Ne vois-tu pas, *Igli*, que c'étoient des vieillards de mauvaise humeur, qui ont voulu nous défendre le cas dont ils faisoient pénitence? Sur cela on nous aborda: je le quittai; je retournai chez ma belle, me mis au lit: elle vint; & dans ses beaux yeux je lisois les prières que nous faisons au grand Esprit. Qu'elle est charmante, mon cher Alha! qu'elle est ai-

mab
rable
entre
la tr
men
la vo
Ma t
ble,
que c
grés.
der q
fois l
pour
resser

Q
Il me
m'affi
le mo
corps
tions

mable! qu'elle est belle! qu'elle est adorable! c'est le soleil & la lune rassemblés entre mes bras. Elle me trompe, & je la trompe aussi; mais je l'aime éperdument. Je donnerois ma vie pour elle, & la volage ne fait que me prêter son cœur. Ma tendresse pour *Glé* n'est pas si sensible, mais elle est plus effective. Je sens que dans mon amour il y a tous ces degrés. Que tu me consoles de me mander que ma sœur pense à son frere mille fois le jour! Témoigne-lui mes ardeurs pour elle, & la douleur secrète que je ressens de n'aimer qu'une étrangère.

XXII. L E T T R E.

QU'est-ce que ton Diable, disois-je ces jours passés à un Sacrificateur? Il me fit tranquillement sa généalogie, & m'assura que le grand Esprit avoit, avant le monde créé, une infinité d'esprits sans corps; que ces esprits, comme ces nations, avoient des rangs & des condi-

tions différentes; que leur Roi & le plus sublime étoit Satan, qu'on appelle Diable par excellence, qui pour s'être égalé à Dieu, fut précipité du Ciel. Les Anges fidèles au grand Esprit, me disoit ce Sacrificateur, livrerent ce fameux combat dans les espaces imaginaires, c'est-à-dire, dans ces plaines de néant qui précédoient la formation de la matière, où Michel, Général de Dieu, fut vainqueur. La bataille, ajoutoit-il, fut longue & opiniâtre; mais, enfin, le grand Esprit remporta la victoire. Qui r'a donc appris ces particularités, lui dis-je? Ce sont nos Inspirés, me dit-il, qui dans leurs visions ont déclaré aux hommes mille belles choses qu'ils ne savoient pas. Tu crois donc, Sacrificateur, que Dieu n'a pas tout exprimé dès le commencement, & que les hommes ne peuvent se passer de ces visionnaires? Tu crois que Dieu auroit fait une grande sottise, s'il eut laissé aller ses enfans sans les endocumer de nouveau? Tu crois que sans ces no-

tions
Diab
conn
quoi
Pere
reufe
nous
en ju
de la
que l
enfan
impu
a po
malh
son d
font
M
Diab
parta
mon
plein
peut
pren
en f

tions singulières, les hommes iront au Diable? Mais, Sacrificateur, nous ne le connoissons pas ce Diable, & nos Iroquois n'ont jamais imaginé sous un Dieu Pere des créatures rebelles & malheureuses. Tu me fais une histoire; mais nous autres nous nous en tenons pour en juger aux principes fondamentaux de la raison. Nous sommes persuadés que l'amour que nous avons pour nos enfans, n'est qu'une copie imparfaite & impuissante de celui que le grand Esprit a pour ses créatures; qu'une créature malheureuse est impossible dans la maison d'un Pere tout-puissant. Tes dogmes sont injure à la Divinité.

Mais, ajourai-je, Sacrificateur, ton Diable est un grand Seigneur: tu lui fais partager l'univers avec le Créateur du monde; il a une puissance qu'un Dieu plein d'amour ne peut empêcher; il ne peut attaquer Dieu lui-même; il s'en prend à ses enfans & à son ouvrage; il en fait ses esclaves; il les soumet à son

empire avec plus de facilité que le Roi du Ciel ne les soumet au sien. Presque tous , selon tes dogmes , prennent le parti de Satan , & suivent ses étendarts. Un Etre de cette espèce , Sacrificateur , mériteroit tes réflexions , supposé qu'il existât. Tu le fais le distributeur des biens de la terre ; tu le fais le Roi du monde , tu lui donnes quelque connoissance de nos pensées , & quelque pouvoir pour les exciter ; tes Inspirés lui donnent une étendue qui tient de la Divinité. Reconnoissez-vous donc un Dieu bon & un Dieu mauvais ? En vérité que veux-tu que j'en pense , Sacrificateur ? Selon tes idées , Satan se sert de la femme & de ses attraits , pour te précipiter ; c'est lui qui te donne la haine & l'amour dans des contre-tems , qu'il épie , & qui te rendent criminel ; c'est lui qui t'inspire l'avarice , l'orgueil , la gourmandise , la luxure , l'envie , la colère , & qui te présente d'une main presque inévitable , la matière & la cause de ces péchés que tu

cro
ame
com
Ah
dav
fés.
ché
ne ,
gran
d'év
dis
infa
tes p
utile
heur
féren
infin
heur
les e
amo
des
com
fanc
nous

crois damnables. Il s'insinue dans ton ame ; il y place son trône ; il y regne comme sur un bien aquis par les armes. Ah ! Sacrificateur , tu devrois réfléchir davantage sur des principes aussi insensés. Que veux-tu dire encore par ton péché ? est-il donc deux routes, l'une bonne , l'autre mauvaise ? Crois-tu que le grand Esprit nous aura refusé l'instinct d'éviter le plus grand des malheurs , tandis qu'il accorde aux animaux l'instinct infailible de s'éloigner de certaines plantes pernicieuses , & de s'approcher des utiles ? Quelle gloire tire-t'il de nos malheurs infinis ? Est-ce pour établir la différence barbare qu'il y a entre un Etre infiniment heureux & infiniment malheureux ? Si tu avois des enfans , que tu les eusses formés à ton gré , & que ton amour eût été tout-puissant , aurois-tu des enfans coupables ? n'aurois-tu pas commencé par les mettre dans l'impuissance de ce côté-là. Que viens-tu donc nous montrer ? des loix inobservées ,

& des rebellions dignes de supplices éternels. Tu es fou, Sacrificateur. J'en dis autant de ton Enfer, où tu damnes éternellement les hommes. La miséricorde de Dieu n'est-elle pas infinie? Or, une miséricorde infinie fait grace à tous, pourvu qu'il n'y ait pas d'impossibilité à le faire. Répugne-t'il donc que Dieu pardonne à tous tes coupables? non, certainement. Conclue donc qu'il fait grace à tous. Mais que feront dans ces flammes fatales tes coupables? Ils s'irriteront contre leur Pere, dis-tu, Sacrificateur, & tu veux nous faire croire des idées aussi effrayantes & aussi cruelles? Je serois dans ton Enfer que j'aimerois le grand Esprit. Mais de quoi le composes-tu ce cachot redoutable? est-il dans l'univers ou hors de l'univers? est-il dans le soleil, comme un de tes Européens se l'est imaginé? Les étoiles servent-elles d'aliment à sa flamme si bienfaisante, & si formidable à la fois? Est-ce là où ces astres tombent du ciel tour à tour, pour accomplir
la

la p
juge
seule
tifs.
font
des
vérité
droit
ples

Q
joug
varie
sent
leurs
Con
appe
disoi
lie de
tiran
tice c
To

la prophétie de ton Evangile avant le jugement dernier? Ses braziers sont-ils seulement métaphoriques & significatifs. En vérité, Sacrificateur, tes folies sont extrêmes, & ressemblent mieux à des contes imaginés à plaisir, qu'à des vérités. Juge, mon cher Alha, si tu voudrois troquer de religion avec ces Peuples fanatiques.

 XXIII. L E T T R E.

Quelle multiplicité de Loix, disois-je à un Vénérable! A quoi bon ce joug insuffisant? il ne fait que des prévaricateurs. Nos Iroquois ne connoissent qu'une seule & unique Loi dans leurs déserts, c'est d'obéir à la Nature. Contrevenir à tes Loix, c'est ce que tu appelles péché. Mais, Vénérable, lui disois-je, ne vois-tu pas que c'est la folie de tes peres qui a fabriqué ces liens tiranniques, & ce fantôme inutile de justice que tu respectes? Tu crois tes Loix

justes, & tu te crois injuste de ne les pas suivre. Mais examine de près leur origine, & tu verras ta bévue. N'est-ce pas, Vénérable, que vous êtes tous enfans d'un même Pere, dans sa maison qui est le Monde? Par quel renversement avez-vous divisé cette unique famille, de biens, d'intérêts & d'amour? Cette division injuste & détestable est pourtant le fondement de tes Loix, qui dès-là sont également odieuses. Le Pere de la Nature n'est par mort, & la communauté des biens subsiste parmi les enfans, tant que le Testateur ne les a pas divisés entre eux. Montre-moi ce Testament de division, ou conviens de l'injustice & de la nullité de toutes les maximes que vous avez introduites dans le monde. Avant de punir l'adultère, il faut punir ceux qui ont introduit la propriété des femmes. Regarde les animaux, & ils t'instruiront. Nous sommes faits, Vénérable, pour user des choses d'ici bas, & non pour les posséder.

Da
no
co
aut
tou
mo
qu'
env
que
fem
var
à n
pre
ten
pri
le p
nou
c'es
rol
me
pat
J'en
tes
lie

Dans nos déserts personne ne peut rien nous ôter, parce que nous n'avons rien ; toute la terre est en commun. Chez vous autres , tout est bouleversé ; chez nous tout est comme au premier moment du monde. Il n'y a point d'envie , parce qu'il n'y a ni richesses , ni avantages à envier : il n'y a point de rapines , parce que tout ce que l'on prend est à soi. Les femmes ne sont pas la matière de prévarications, parce que nous les prenons à notre gré, & que la Nature ne nous a prescrit de règles à cet égard, que notre tendresse & notre amour. Le grand Esprit est de tous les objets le plus aimable, le plus doux, & le plus consolant pour nous. Nous ne savons pas même ce que c'est que de jurer, parce que notre parole est inviolable. Pour nos peres & meres notre amour est infini. Tes compatriotes, Vénérable, sont abominables. J'en ai vu un ces jours passés, qui contes-toit avec son pere ; & vos Illustres, au lieu de le faire manger vif aux bêtes, lui

ont donné gain de cause. Jamais nous ne sommes en colère, que pour venger nos femmes & nos enfans; la nature nous l'ordonne.

Les animaux, Vénérable, sont les Philosophes de la terre; ils l'instruisent & te montrent au naturel ce que c'est que de n'avoir rien ajouté à la main qui nous a tous formés. Tu nous mets à leur rang, & nous nous te mettons toi & les tiens beaucoup au-dessous.

Quel amas prodigieux d'ordonnances & de préceptes! Tu en admires l'ordre & la sagesse, & moi j'en déteste le motif. Je ne cherche pas cependant, Vénérable, à vous corriger; il faudroit recommencer votre monde. Vous êtes dans l'erreur, mais votre erreur est raisonnée. Vos Loix, dans l'état où vous êtes, sont nécessaires; vos Rois font bien de les défendre & de les faire valoir. Votre folie est systématique. Vos vices même servent à vous éguifer l'esprit. Nous ne sommes ignorans, & n'avons négligé les arts,

que par le mépris universel que nous a inspiré la vertu héréditaire de nos rochers & de nos solitudes. Le luxe, le faste, la délicatesse, l'amour des richesses, l'amour du grand, du voluptueux, du parfait, vous énerve, mais excite vos efforts & votre émulation. Vos conditions diverses animent les plus lâches & les plus humiliés, à parvenir aux premiers rangs. C'est ainsi, Vénérable, que le grand Esprit montre par-tout, malgré le fanatisme de vos climats, la bonté & la certitude de ses conseils dont nous ne pouvons jamais abuser.

Console-toi, Vénérable, ta folie n'est pas criminelle; tout est bien dans la Nature: rien ne peut jamais, par quelques dérangemens légers & passagers, interrompre l'ordre établi par le Pere de la Nature. Il a tout prévu: montre-moi ce que tu es, & je fais ce qu'il a voulu que tu sois. Les défauts que je remarque chez vous, ne sont que des modifications déclinées dans l'Esprit Créateur, qui enve-

loppe dans le deſſein de ſa création, toutes les circonſtances futures de ſes créations. Aucunes de ces circonſtances ne ſont hors de ſa volonté précife & déterminée. J'obſerve que ce qu'on appelle vices chez vous, ſont les ombres de votre tableau. Tes avares ſont juſtes, tes voluptueux ſont doux & aimables, tes ambitieux ont l'ame noble & élevée, tes envieux ſont induſtrieux, tes orgueilleux ſont braves, tes furieux ſont conſtans & inébranlables : ce n'eſt jamais qu'en dormant plus de force à une vertu, que vous êtes vicieux. Je m' imagine en viſager les portraits de tes grands maîtres de peinture, où une obſcurité bruſque & choquante, ſi on la conſidère ſeule, fait ſortir de la toile les objets les plus raviffans & les mieux frappés. Ainſi finit, cher Alha, la converſation que j'eus avec mon Vénéral. Ils ſont ſous & n'ont pas d'autre maladie : ils croient que des fautes contre le bon ſens, ſont des crimes qui leur feront ſouffrir des peines éternelles.

Quoique je les blâme, je ne tuis pas si sévère qu'ils le font sur leur propre compte. Ils se persuadent toutes leurs idées d'entoufiasme ; ils ont même des Révérends & des patétiques personnages parmi eux qui ne font autre métier que de leur prêcher ce qu'ils appellent vertus & vérités, tantôt d'une manière terrible, tantôt d'une manière joyeuse & affective, & tantôt d'un air flatteur & circonspect : auffi ont-ils chez eux beaucoup d'esprits intimidés & foibles, beaucoup d'esprits affectueux & sensibles, & beaucoup de génies équivoques, indécis sur leurs idées, & faciles à se soumettre aux arrêts de leurs visionnaires. Les Révérends ont dequoi contenter tout le monde. Ils font apparemment leur étude de se transformer dans toutes les espèces des hommes de leurs climats. Quoiqu'il en soit, tout va au même but ; Chrétiens, Juifs, Turcs ; & je ne voudrois pas leur faire leur procès pour une crédulité ridicule, pour des travers réfléchis, pour

des petiteſſes anoblies, pour des viſions reſpectées, pour des vertus imaginées, pour des vices exagérés. Je les laiſſe à tous leurs raiſonnemens, qui ne ſont pas dangereux. Qu'y a-t'il à riſquer pour un Chrétien qui croit que tout eſt perdu pour lui, tandis que le grand Eſprit n'en a pas dit un ſeul mot? Qu'y a-t'il à craindre pour un Juif? Les Anges & les Séraphins leurs bons amis, ne les laiſſeront pas en beau chemin. Pour les Turcs, Mahomet les ſauvera tous. Ainſi tous tant qu'ils ſont, cher Alha, ils ne ſeront jamais malheureux. Le Catéchisme de ces derniers eſt ſingulier : leurs ames paſſeront à la mort ſur une toile d'araignée, & celles qui ſeront trop chargées de péchés, tomberont dans le lieu redoutable, d'où cependant l'intime de Dieu doit à la fin les délivrer. Ces rêveries, cher Alha, ſont le grand mobile de ces Peuples; ils ſemblent faits pour être trompés. La crainte a paſſé en habitude; elle eſt devenue néceſſaire dans ces climats,

accab
port
eſt ic
ratio
com
rent
n'a ja
Que
nant
de m
nos

Q
renu
anne
tre c
qui
con
ſans
le v
per

accablés de préceptes inutiles, & insupportables au genre humain. La tristesse est ici accréditée & en grande considération : on la regarde presque toujours comme une preuve de sagesse. Ils admirent le *Christ*, parce qu'ils assurent qu'il n'a jamais ri, mais qu'il a souvent pleuré. Que ces idées, cher Alha, sont surprenantes pour nous, qui ne connoissons de malheur, que celui d'être mangés par nos ennemis!

· XXIV. L E T T R E .

Que penses-tu, disois-je à un Juif, du *Christ*, que les Chrétiens adorent ? Ils disent que tes Prophètes l'ont annoncé, & que tu devrois le reconnoître comme eux ; ils te traitent d'aveugle, qui porte dans ses mains les arrêts de sa condamnation ; que tes livres, tu les lis sans les entendre ; qu'eux seuls ils en ont le vrai sens ; que tes peres étoient des perfides qui ont tué le Fils de Dieu ; qu'ils

ont été les témoins , pendant plus de trente ans , de la vie & des miracles de ce Dieu humanisé , sans avoir voulu croire à sa mission. Que dis-tu donc , *Igli* , me répondre le Rabin ? Maudit soit , dit un de nos Inspirés , celui qui pend au bois : *Maledictus omnis qui pendet in ligno*. Veux-tu qu'après un avertissement si clair de la part de Dieu , nous ayons de la vénération pour un crucifié ? Ces Chrétiens ont imaginé mille contorsions à nos Ecritures. Sais-tu bien , Iroquois , ce qu'ils font dire en ce passage au Prophète ? Que le Messie doit être la malédiction pour les hommes sur la croix. Paul a tourné toute la lettre de nos livres à des sens figurés qu'il attribue au saint Esprit. C'est ainsi que la Secte des Chrétiens trouve la vie éternelle dans la parole de Dieu.

Nos Prophètes , continua le Rabin , nous ont promis un Messie , mais non pas un Blasphémateur , qui ose s'égaliser au Dieu d'Israël. C'est pour ce crime

que le Sanedrin l'a condamné selon la Loi. Ils ne nous ont pas promis le Fils d'un Charpentier, qui dût soulever le Peuple contre l'autorité légitime; un homme qui dût faire servir la piété qu'il avoit apprise dans nos Livres saints, à former une nouvelle Secte, à rendre odieux nos Docteurs. Les Chrétiens vantent ses miracles; mais Moïse nous avertit dans le Deuteronomie, de ne pas suivre un Prophète qui nous détourne de notre Religion: nous devons suivre la parole de Dieu, & non pas des miracles qui peuvent nous tromper. Quo faisoit le *Christ* en secret? Il inspiroit à ses Disciples de secouer le joug que Moïse nous a donné par ordre du Dieu de Sinaï; il railloit nos Observateurs scrupuleux; & par cette liberté qu'il promettoit, il s'attiroit la populace toujours amie de la nouveauté. Comment, *Igh*, voudrois-tu que nous puissions reconnoître à cette conduite ce Messie, qui doit faire notre gloire, qui doit être no-

tre Roi , étendre la Religion de Moïse , & nous donner les Princes de la terre pour nourriffiers ? Tu es encore bien éloigné de tes belles espérances , Rabin , lui dis-je ; car il s'en faut bien que les Monarques de ces climats se disposent à caresser tes Vénérables sur leurs genoux. Vas voir le Pontife souverain de Rome , s'il te donnera à têter ; vas raconter à ses Sacrificateurs tout ce que tu viens de me dire. Je m'en garderai bien , répondit-il , ces Prêtres idolâtres du Fils de Joseph , font brûler les Enfans d'Israël. Et de Mahomet qu'en dis-tu , Rabin ? c'est encore un des fameux Chefs de Religion de ces climats ? C'est un coquin , me répondit-il , qui a fait accroire à des Arabes grossiers que l'Ange Gabriel lui parloit familièrement ; il leur a donné l'Alcoran , comme Jesus l'Evangile aux Chrétiens. Cet Alcoran est un amas insensé & confus d'idées pitoyables & sans esprit ; l'Evangile des Chrétiens vaut mieux : sa morale a quelque vrai-

sem
vid
bin
Reli
con
inne
par
hon
dan
teur
cha
obf
Tu
dir
mie
que
don
dan
nor
dit
tur
d'a
pu
du

semblance avec celle de Moïse, de David & de Salomon. Mais, lui dis-je, Rabin, les Ottomans se vantent d'avoir la Religion d'Abraham, & regardent Moïse comme un homme entreprenant, qui a innové & qui a voulu faire une Secte à part, dans son désert. Ils disent que Mahomet a rassemblé les restes des descendants de ces anciens adorateurs du Créateur du monde, qui n'avoient point été chargés dès le commencement de tes observations Mosâïques. Ces pauvres Turcs seront donc damnés? Oui, me dit-il, & toi & tes Iroquois tous les premiers. Et pourquoi donc, Rabin? C'est que vous ne connoissez pas Moïse. Fi donc, que veux-tu dire? Nous serons damnés, pour n'avoir pas connu ce que nous n'avons pu connoître? Oui, me dit-il, Dieu fait ce qu'il veut de sa création : il a aimé Jacob & a haï Esau, sans d'autres raisons que sa volonté toute-puissante. Est-ce à nous à juger de la conduite de ce Roi éternel? Tu m'étonnes,

Rabin, lui répondis-je. Quoi! vous seuls irez habiter la céleste Jérusalem? Non, par Salomon, me dit-il, tu n'y es pas encore, *Igli*. Dans notre petit nombre, un nombre infiniment plus petit sera sauvé, tant est grande la corruption même parmi les enfans de Dieu. Il y a de bons Israélites, mais il y en a bien de mauvais. Tous ces mauvais iront au Diable, comme toi & tous les autres Peuples.

Ton Dieu, lui dis-je, n'est pas pour être connu des hommes, puisqu'on ne peut l'envisager sans s'irriter contre lui. Ou il vous a choisis seuls pour être les dépositaires des secrets qui n'ont nul rapport à notre raison & à notre cœur; ou ce Dieu dont tu parles, est un fou, qui exige des adorations sans pouvoir être connu tel que tu l'annonces; ou c'est le plus détestable de tous les Êtres; ou, enfin, Rabin, tu te trompes dans les idées que toi & tes Vénérables en ont conçues. Nos Docteurs sont infaillibles, continuait-il. Le Dieu de Sinai ordonne de met-

tre
Gra
tiens
Ain
tons
au m
ne j
sent
nous
quer
qui n
bin,
tes
gan
tu c
noti
Esp
a ré
hor
bin
deu
Qu
con
pri

tre à mort quiconque contredira le Grand-Prêtre. L'Inquisition des Chrétiens , lui dis-je , en fait autant , Rabin. Ainsi , continua-t'il , tant que nous l'écou-tons ce Prophète perpétuel qui habite au milieu de nous , nous sommes sûrs de ne jamais nous égarer. Réfléchis à présent , & conclus que nous n'avons pu nous tromper au Messie. Que de conséquences , lui dis-je , pour un principe qui ne me persuade pas ! Dis plutôt , Rabin , que tu crois que Dieu t'a parlé dans tes Livres qui te prouvent ces extravagances ; & moi je te répondrai que ce que tu crois , devrait au moins ressembler aux notions simples & pures que le grand Esprit , sans aucun ministère d'Illuminés , a répandues dans les cœurs de tous les hommes de la terre ; que ton Dieu , Rabin , est différent du nôtre : ou il y en a deux , ou l'un ou l'autre s'est trompé. Que ces Peuples , cher Alha , me font compassion ! ils vont à l'aventure sans principes & sans raison.

XXV. L E T T R E.

UN Vénéralle me difoit l'autre jour : Sais-tu, étranger, qu'il n'y a point de Dieu ? c'est la matière qui est Dieu. Quelle est ta folie, lui dis-je ? tu me dis qu'il n'y a point de Dieu, & tu m'affures en même-tems qu'il y en a un ? Tu ne m'entens pas, continua-t'il ; je prétens que le Dieu que tu crois, est matière qui a mis de l'ordre dans le monde ; c'est elle qui est infinie, indépendante, toute-puissante, clairvoyante. Donc que tu reconnois un Dieu, lui dis-je ? A quoi bon ces imaginations vuides de sens ? Nous avons un premier Auteur, c'est lui que nous adorons par le mouvement indélélibéré du cœur. Ce premier Auteur, si nous en jugeons par la profondeur de ses œuvres, est impénétrable. Où as-tu donc rêvé, Vénéralle, que l'Être, seul adorable, est de telle ou telle nature ? qu'il est plutôt matière qu'esprit ? Il est
vrai

vrai que nous l'appellons le grand Esprit, parce qu'il nous parle d'une manière intelligible, sans se montrer; qu'il fait se faire entendre à ce qui pense en nous: mais nous n'avons jamais formé de questions puériles sur son essence. Ne vois-tu pas, Vénérable, que quoiqu'il en soit de ton sentiment ou du mien, tu vas te jeter dans un abime redoutable? Tu prétens détruire le grand Esprit, en disant qu'il est matière, & tu te trouves obligé de donner à la matière, toute bornée & toute impuissante qu'elle est pour agir, si elle n'est remuée, tout ce que tu refuses à une Intelligence infinie telle que nous la connoissons. Tu es fou, Vénérable, de vouloir changer les impressions de tous les cœurs. Je le quittai avec indignation; & me tournant vers un Chrétien: Quel est cet homme, lui demandai-je? C'est un Baptisé, me répondit-il. Il est donc de ta Religion? Non; mais c'est un grand Génie. Qu'appelles-tu Génie? est-ce un Ange, un Chérubin,

un Séraphin, comme tes Livres les appellent? Vierge Marie, Jesus, non de par Dieu, dit-il. C'est un homme, mais un homme trop savant pour le malheur de notre Religion. Tu es bête, Disciple de Jesus, lui dis-je : cet homme ne fait que conjecturer, & décider que ses conjectures sont des vérités. La matière & l'esprit sont deux êtres incompréhensibles, & tu vois qu'il prétend les comprendre. Il a la manie de vos climats de raisonner sur tout, de nier ou d'affirmer tout; sottise que nos *Iroquois* n'ont jamais pratiquée. Nous voyons de l'ordre, de la sagesse, de l'amour dans l'univers, & nous connoissons ces choses, sans comprendre la main aimable & puissante qui les trace par-tout : c'est cette main, que nul homme ne peut voir, que nous adorons. Tous les raisonnemens métaphisiques de ce Vénérable me montrent son extravagance, & non sa solidité. Il ne peut manquer de se perdre dans ses idées, puisque les objets sur lesquels il ose les

former, sont impénétrables. Que veut-il dire avec son hazard & son concours d'atomes? Si les astres & les hommes ont été créés par cas fortuit, pourquoi les atomes ne produisent-ils plus rien? pourquoi ne produisent-ils pas des créatures à demi? Le hazard n'est pas un être qui réfléchisse & qui puisse se prescrire des mesures dans ses opérations; & si le hazard est un fantôme aveugle, qui a mis chaque chose à sa place, il faut donc qu'une main invisible & non pas le hazard ait conduit les atomes. Le hazard, Disciple de Christ, est un terme pour exprimer ton ignorance. Examine tous les mouvemens d'un dé, & tu verras que ce que tu appelles hazard, est un point déterminé par les mouvemens de la main qui le jette. Ton Vénérable est forcé de donner au hazard toutes les perfections qu'il refuse au grand Esprit. C'est donc seulement pour te faire changer de Créateur, & non pour le détruire entièrement qu'il avance ces fadaïses. Tel

est le fanatisme de roustant que vous êtes.

En vérité , cher Alha , ces Peuples sont étranges : ils courent sérieusement après l'impossible , sans s'appercevoir du ridicule de leur course. Une route différente de celle que les hommes en naissant n'ont que faire de chercher , a beau les égarer ; ils l'admirent , & s'applaudissent d'avoir imaginé du nouveau : ils veulent pénétrer l'impénétrable , comprendre l'incompréhensible. Les efforts de ces cerveaux foibles , mais audacieux , m'inspirent une grande pitié. Qu'ai-je affaire de deviner ce que nous ne pouvons comprendre ? Qui m'assurera que je devine juste ? & de quoi m'avance une vérité prétendue , qui n'a pour tout appui , qu'un peut-être ? Ce que je suis , & ce que je sens , n'est pas un peut-être. Telle est l'espèce des vérités de mon cercle. Je ne puis sortir delà sans m'égarer ; mais la maladie de ces Nations est de surpasser l'homme d'un carat , & de pleurer de son fort.

C'est dommage, mon cher Alha, que le grand Esprit ne les ait pas consulté. Il auroit donné à l'homme bien d'autres perfections qu'il n'a pas. Est-il possible, me disoit un de ces Révérends, que l'homme si admirable, soit presque de tous les animaux celui qui vive le moins? Les cerfs & les corbeaux, animaux inutiles & sans conséquence, survivent à l'homme. Ces rochers, *Igli*, ces arbres superbes, seront après nous. Nous vivons trop peu pour des personnages importants comme nous. Qui t'a donné cet orgueil, homme insensé, lui dis-je? connois-tu les rapports infinis du grand tout qui compose l'univers? Tu méprises une espèce de créature sans en connoître la nature & la dignité. Les avantages que le grand Esprit leur a départis, doivent, au contraire, te les rendre respectables. Tu devrois conclurre que puisqu'ils vivent plus que toi, c'est qu'ils sont plus utiles que toi sur la terre, & servent plus long-tems à la gloire du Maître du mon-

de. Toutes les perfections des animaux font les rivales de la fiéreté. Rassemble les merveilles de leurs ouvrages, & de tout ce qu'ils étalent à tes yeux éperdus, & tu verras qu'ils ne te cèdent en rien : leur sagesse & leur conduire est assurée. Jamais ils ne se démentent comme toi par mille travers. Que seroit-ce donc si tu lisois dans leur intérieur, & si tu connoissois le principe respectable qui les fait agir d'une manière si sublime & si juste? Ni toi, ni moi, après mille raisonnemens, ne comprenons rien à tout cela. Nos Iroquois n'ont jamais méprisé les animaux; ils ne rougissent pas de les manger, & de mêler leur sang avec leur sang; ce qu'ils ne voudroient pas faire avec tes Européens, de peur d'en être infectés. Nos anciens Sages, à ce que m'a dit mon pere, ont condamné à mort tous ceux de nos compatriotes qui avoient osé souiller leurs lèvres du sang de ces nations que nous avons vues sur nos rivages, & dont quelques

hommes étoient tombés entre nos mains.

Tu t'élèves au-dessus des animaux. Pourquoi juges-tu de ce que tu ne connois pas ? C'est agir en étourdi. Occupe-toi de toi-même , non pas pour en juger à fond , car tu ne le peux pas , mais pour juger de ce qui t'est sensible , & ne vas pas plus loin. Je te défie toi , & ta révérende Nation , de ne pas avouer que ce sont là tes justes limites. Tu décides , tu tranches , tu juges , tu condamnes sans savoir un mot de ce que tu dis. Le soleil est ton fatot , & fait venir les herbes de ton jardin ; la terre une servante que tu foules aux pieds ; les animaux des machines organisées. Tu caractérisés tout à ta fantaisie , sans pouvoir m'en donner une raison solide ; tu m'affirmes tout cela avec une gravité scientifique , & moi je ris de ta sottise. Songe que tu ne peux connoître réellement que très-peu de choses ; que le reste de tes connoissances prétendues qui t'enflent ,

n'est que le fantôme creux qui se grossit à tes yeux. Reviens à ton état naturel, état de plaisir & de simplicité ; ne réformes pas ton cœur malgré lui : il n'a jamais appris en naissant tes folies & ton enthousiasme. Si tes Pédagogues ne l'effarouchoient pas, la terre seroit le Paradis que tu as perdu. Rien dans nos déserts ne nous allarme ; rien ne nous attriste pour ne l'avoir pas compris. Les animaux ont leur district, & nous le nôtre. Nous les mangeons par amour, & non par avidité : ils sont nos amis & nos voisins fidèles. Oui, Disciple de Christ, nous les aimons mieux que tes Européens. Tu vois, cher Alha, qu'on ne finit point avec ces fous ; tu vois combien leurs idées sont embrouillées, & leurs façons de penser confuses. Ils m'ennuient infiniment, & je ne puis te rapporter que légèrement tous les discours avec lesquels ils me fatiguent. Embrasse ma chère *Glé*, & fers-lui d'époux en mon absence. Je remercie mes enfans des

peaux qu'ils m'ont envoyées. Seru-leur de pere , cher Alha , toi que je regarde comme le plus cher & le plus tendre de mes amis.

XXVI. L E T T R E.

J'Etois , ces jours passés , dans une Maison de Filles sacrées que ces Européens enferment. Apparemment, mon cher Alha , qu'ils n'ont pas grande opinion de leur vertu , puisqu'ils leur donnent des barrières formidables , & inaccessibles aux humains. Un Sacrificateur bénin me conduisoit en ce lieu. Je vis les plus belles filles du monde , à travers des grilles impitoyables , qui se rassembloient sous mes yeux pour diminuer des attraits qu'ils mettent en prison , disent-ils , de peur de gâter le monde par le péché. En vérité , cher Alha , si c'est se corrompre & se damner que d'aimer ces objets innocens , ils ont raison , car je ferois à tous les Diables , si j'avois

pu les voir à mon aise. Ce sont les épouses de *Christ*, disent-ils, comme si le *Christ* mort sous Ponce Pilate, pouvoit avoir des femmes. En tout cas le Pere éternel a de belles brus. Je dis ma pensée à ce Sacrificateur, & il se mit à rire. On me passe ici bien des idées en qualité d'Iroquois. D'ailleurs, ce Sacrificateur n'étoit pas farouche. Il me parloit raison; ces sortes de gens aiment à leur façon : ils distinguent dans les péchés des petits & des grands; & ce Pater m'a assuré confidenment que jamais il n'avoit fait la grande coulpe. Quoi! lui dis-je, des filles aussi aimables & aussi tendres, accablées sous le joug cruel de tes rigides, ne s'attendrissent pas, Sacrificateur? C'est là ma tentation, me dit-il; mais par la vertu Dieu, je m'en tire bragues nettes. Mais, ajoutai-je, que t'ont-elles dit à l'oreille pendant deux heures & plus? Rien. Quoi! rien? Non. Il est vrai que je suis nommé du Pontife pour entendre l'aveu de leurs fautes; c'est la prati-

que de notre sainte Religion. Par le grand Esprit, lui dis-je, tu fais donc leur panchant, puisqu'elles se damnent en aimant les hommes? Si tu parles en général, je te dirai quelque chose. Il est vrai que ces pauvres filles combattent jour & nuit contre le Diable. Cet ennemi du genre humain leur envoie des suggestions délicates & dangereuses; mais je te promets que celles que tu viens de voir, sont saintes. C'est là le miracle des miracles de Christ, d'opérer par sa grace des prodiges de chasteté, malgré la Nature. Toutes les filles sont nées pour la volupté: remarque cependant, Igli, me disoit-il, qu'elles s'en éloignent courageusement. Dès leur plus tendre jeunesse, ces aimables créatures renoncent au droit légitime d'aimer & d'être aimées. Que font-elles donc là dans leurs cellules? Elles haïssent donc toute leur vie? Oui, me répondit-il, excepté Jesus, qu'elles aiment uniquement. Mais, ajoutai-je, crois-tu qu'elles s'en tiennent

à l'image du Crucifié? Oui, je t'en réponds, Igli. Un Christ, lui dis-je, d'ivoire ou de marbre est un amant bien froid. Tu badines, Iroquois, me dit-il, & tes idées grossières n'atteignent pas jusquelà. Non, lui dis-je, Sacrificateur. Ces aimables enfans me paroissent à la torture, & le Diable, contre lequel elles font des efforts, c'est, peut-être, toi, Sacrificateur. Tu les vois, elles te voient; je gagerois qu'il n'y a nonnain au couvent qui ne te changeroit pour son crucifix. Que tes idées sont folles, Igli, me disoit-il! Vas, Sacrificateur, tu ne connois pas les mouvemens du cœur. Sais-tu qu'il parle si haut, qu'on n'entend plus tes prédications? Ces filles imprudentes jurent ce qu'elles ne peuvent jamais tenir. Que peuvent tes loix sévères contre celles de la Nature? On ne peut éviter l'amour, mais on peut se tromper à l'âge qui lui prête toutes ses forces. A seize ans, me dis-tu, Sacrificateur, ces filles ont promis de ne plus aimer. El-

les
la p
que
As-
Oui
te p
mor
fanc
passi
cipe
pied
fait f
cœur
leur
de p
tu qu
lées,
cume
ton e
tant
tous
capri
tout
mes?

les ne savent pas ce que c'est alors pour la plupart, lui dis-je, & rien ne s'explique encore chez elles assez clairement. As-tu fait des nonnains, Sacrificateur? Oui, me répondit-il, quelques-unes. Je te plains, lui dis-je, tu les a égorgées au moment de leur engagement: leur enfance a été la cendre qui a couvert leurs passions; leur cœur, qui en est le principe, tu devois donc l'arracher. Aux pieds des autels de ton Dieu, tu leur as fait faire des promesses que de jeunes cœurs ne peuvent pas garder. Donne-leur donc en même-tems la permission de promettre & de ne pas tenir. Crois-tu que des leçons secrètes & très-articulées, ne viendront pas succéder aux documens de pédagogues impuissans de ton espèce? Tes Européenes aiment autant que nos Iroquoises: l'amour est de tous les cœurs & de tous les climats. Tes captives font-elles obligées de te dire tout ce qu'elles ressentent pour les hommes? Crois-tu qu'une sainte colère leur

fasse toujours tourner leurs mains vengeresses contre elles-mêmes ? Crois-tu que dans le secret elles n'apprennent pas du plus puissant de tous les maîtres, les leçons les plus simples & les plus persuasives ? Crois-tu qu'elles ne s'ennuient pas de ta sagesse ? Crois-tu qu'elles ne soient pas prêtes à recevoir à la fois les précautions & le danger ? Je conversois tout-à-l'heure avec une de ces charmantes Esclaves de ta Religion, & la consultois sur l'article de son cœur. Je suis tranquille, m'a-t'elle répondu, Iroquois ; mais je suis aux prises avec l'ancien Serpent. Cette couleuvre s'est insinuée chez Eve notre mere, & voudroit nous tenter jusques dans nos retraites saintes. Que veux-tu dire, aimable enfant, avec ta couleuvre, lui ai-je dit ? Les jardins de ton habitation t'effraient-ils par des bêtes venimeuses ? Tu ne m'entens pas, Iroquois, m'a-t'elle dit, ce n'est pas cela. Vous autres pauvres Payens, ne voyez pas plus loin que votre nez : je parle du

Dia
dis-j
som
con
Iroq
Ne r
tien
re. l
Iroq
tu q
amit
vous
fant
avon
dém
git,
rire
belle
Sac
il, i
lui c
fact
ils
sur

Diable. Comment , aimable enfant , lui dis-je , c'est le meilleur de nos amis ; nous sommes en pays de connoissance. Quelle connoissance ! me dit-elle. Il faut être Iroquois pour avoir de semblables amis. Ne t'en effraie pas , lui dis-je , belle Chrétienne ; ton Serpent est honnête créature. L'as-tu vu , ajourai-je ? Non , Jésus , Iroquois , je ne l'ai vu de ma vie. Veux-tu que je te le fasse voir ? veux-tu faire amitié avec lui ? Vous êtes donc forciers vous autres ? Non , lui dis-je , belle enfant ; mais nous autres Iroquois nous avons des liaisons avec lui. Je lui fis des démonstrations infernales. Elle en rougit , elle n'en rougit plus. Le Serpent la fit rire , tout diabolique qu'il étoit ; & la belle soupira. Je racontois le fait à mon Sacrificateur. Tu es excommunié , dit-il , *ipso facto*. Que veux-tu dire , *ipso facto* , lui demandai-je ? Oui , continua-t'il , *ipso facto*. Tu n'entens pas ces termes , mais ils n'en sont pas moins efficaces , voire sur un Iroquois. Retire-toi , enfant du

Diab!e, tu es damné. Tu brûleras dans le soufre pendant l'éternité. L'Enfer avec ses murs de quinze cens lieues d'épaisseur, sans portes & sans fenêtrés, ne te laissera pas échapper à ses flammes dévorantes. Il n'y eut point d'injures que ce béat ne fit tomber sur moi d'un air prophétique. Vas, vas, lui dis-je, Sacrificateur, tu n'as pas confessé celle-là, tu l'aurois mieux instruite. Les anciennes qui étoient là, ne craignent pas tant la couleur du Paradis. Que dis-tu, impie, me dit-il en s'irritant? Convient-t'il à un scélérat, comme toi, de te mêler de notre Religion? Oui dà, lui dis-je, je m'en mêlerois en pareil cas, & suivrois de loin tes Révérends.

J'étois un grand sot, cher Alha, ces gens sont bien plus fins que moi. Mon grand crime, c'étoit de m'être vanté à cette figure originale, que je fus fort surpris de trouver scrupuleuse. La vérité du fait est, que je ne m'y attendois pas. Il m'avoit raconté tête à tête mille jolies choses,

choses
pour
captiv
ma fra
appor
miren
moye
foi qu
mand
la sicc
Tu ne
rien
élève
pas t
Non
dans
sinué
si jeu
sous
Brév
l'Alc
ma t
sois
me a
T

choses , mais il les oublia sur le champ pour prendre son ton sévère. Ma belle captive & ses adjointes m'avoient passé ma franchise Iroquoise ; elles m'avoient apporté du rafraichissement, & me promirent une prompte conversion par le moyen de leurs prières. Je n'avois de foi qu'à ma belle enfant ; je lui recommandai mon ame, elle me recommanda la sienne, & je la quittai très-attendri. Tu ne peux t'imaginer, mon cher Alha, rien de plus charmant que cette belle élève de ses Pédagogues. Tu n'as donc pas ta liberté, lui disois-je en secret ? Non, me répondoit-elle, & je me meurs dans ma cellule. Mes parens m'ont insinué adroitement ma vocation. J'étois si jeune, & ne savois rien de rien. Je suis sous la garde de mille serrures ; & mon Bréviaire, je ne l'entens pas plus que l'Alcôran : je le dis tous les jours, c'est ma tâche douloureuse, si je ne l'adoucis en pleurant l'absence d'un jeune homme avec qui j'ai été élevée, & que j'ai-

me plus que moi-même. Cependant je n'ai aucunes consolations. D'où vient, mon Dieu, mourrai-je d'amour, ai-je dit cent fois à Jesus! Helas! il ne me répond rien. J'attens les noces de l'Agneau, & les désire mille fois le jour. La mort me console. Sache, Iroquois, me dit-elle, que tout étranger que tu es, la Nature m'en a dit autant qu'à toi. J'ai de la disposition à être damnée, car j'aime le Diable. J'ai deviné l'énigme de nos Vénérables : ils nous tyrannisent & nous aiment. Je m'en suis apperçue quelquefois. Je ne vais jamais à confesse, que ma guimpe en désordre. Je ne fais ce que ces Paters ont dans l'ame; mais ils me traitent avec plus de douceur quand je la laisse erranté sur mes épaules, & que ma robe est mal attachée. Ils me grondent, mais c'est avec tant de bonté, que je voudrois l'être à chaque instant. Ils perdent leur cruauté, & je les vois devenir faciles. Je ne m'en étonne pas, lui dis-je, un seul de tes regards m'en-

chante
captiv
charm
yeux.

pas au
Sais-tu

l'un d

belle

resté l

Je ne

pu me

J'ap

ce qu

mom

reven

Mere

d'un

mais

& ces

La co

besse

ont t

Profe

honn

pendant je
 D'où vient,
 amour, ai-je
 il ne me ré-
 ptes de l'A-
 is le jour. La
 roquois, me
 que tu es, la
 qu'à toi. J'ai
 née, car j'ai-
 nigma de nos
 nifent & nous
 rçue quelque-
 confesse, que
 Je ne fais ce
 l'ame; mais ils
 douceur quand
 es épaules, &
 trachée. Ils me
 c tant de bonté,
 chaque instant.
 é, & je les vois
 n'en étonne pas,
 es regards m'en-

chante, ta blancheur m'éblouit, belle captive; ton linge n'approche pas des charmes qu'il dérobe malicieusement aux yeux. Tes Sacrificateurs ne t'en disent pas autant que moi, mais ils le pensent. Sais-tu bien, Iroquois, me dit-elle, que l'un d'eux m'a baïsé la main? Ah! ma belle enfant, qu'il a bien fait! En est-il resté là? Oui, par sainte Catherine, oui. Je ne haïffois pas ce cagot; mais je n'ai pu me résoudre à lui décêler mon cœur.

J'appréhende à présent qu'il ne devine ce que je lui ai caché. Ce n'étoit qu'un moment de fureur; mais j'en suis bien revenue. Il est vrai qu'une Révérende Mere m'a dit que ces Vénérables étoient d'un grand secours: mais je n'en ai jamais fait l'épreuve. Je suis trop jeune, & ces discrètes nonnes vont devant moi. La communauté est nombreuse, l'Abbesse n'est pas le plus petit article. Elles ont toutes leur tour, & moi, nouvelle Professe, je ne trouve à la fin, que des hommes de mauvaise humeur. Juge, Iro-

quois, si je suis satisfaite: non, en vérité, notre grille m'en est témoin, & les saints barreaux du Monastère. Je te découvre mon cœur, & te demande le secret. Non, mon cher Iroquois, le Diable ne vient jamais pour moi, tandis qu'il vient pour les autres. Nos Meres sont, sans doute, plus forcieres que moi, & nos Révérends ne se confient qu'à elles. Tu vois, cher Alha, les tourmens de ces victimes de virginité: tu en feras étonné. Ce qui me pique, c'est ce vénérable cafard, qui veut me cacher pas mille détours son amour & sa passion.

 XXVII. L E T T R E.

IL y a ici autant de Moines, que d'Iroquois dans nos déserts. Il y en a des noirs, des gris, des blancs; les uns chauffés, les autres nus pieds; les uns avec un chapeau, les autres avec un coqueluchon, pointu, quarré, ample, étroit; les uns barbus, les autres tonsus;

en vérité,
 & les saints
 découvrent
 le secret.
 Le Diable ne
 s'en vient
 s'en font, sans
 moi, & nos
 qu'à elles. Tu
 mens de ces
 seras étonné.
 vénérable cas-
 pas mille dé-
 ion.

T R E.

oines, que d'I-
 erts. Il y en a
 blancs; les uns
 ds pieds; les
 autres avec un
 carré, ample,
 s autres tondus;

les uns pauvres, les autres riches; les uns
 gaillards & dispos, les autres sévères.
 Que d'animaux singuliers, disois-je à un
 Anglois de mes amis! tu les vois ces Ré-
 vérends, me dit-il. Ce sont les plus habi-
 les & les plus adroits de ces climats. Veux-
 tu savoir, *Igli*, comment ils se sont enri-
 chis? c'est en prêchant jadis le jugement
 dernier. Les hommes de ces tems eurent
 la courtoisie de les en croire sur leur parole,
 & comptant mourir au tems marqué
 par ces Entousiastes, ils résolurent d'ap-
 païser le Christ irrité par des présens &
 des dons aux Monastères. La crainte
 n'est pas le moindre revenu des Prêtres.
 Ils se défaisoient de leurs riches terres
 pour le bien de leur ame, entre les mains
 de ces saints personnages, qui les rece-
 voient par pure complaisance, & pour
 donner lieu aux bonnes œuvres, puis-
 qu'ils croyoient eux-mêmes se trouver
 bientôt à la fameuse vallée de *Josaphat*.
Jesus ne parut point dans les nues,
 l'embrasement universel de la machine

ronde ne vint point, les trompettes des cieux ne réveillèrent point les morts des tombeaux, le triomphe des bons & la condamnation des méchans furent différés aux siècles à venir; mais les Vénérables ne rendirent rien. Ce qui m'étonne, c'est comment ces graves & ces sanctifiés Solitaires prenoient des précautions pour des biens qu'ils alloient quitter comme tous les autres humains. Ils montrent hardiment ces donations & justice contre les arrières-neveux & les descendans de leurs bienfaiteurs. Ils ne rougissent pas d'être plus riches que les enfans de ces anciens Seigneurs. Cette écume de la fortune orageuse, ce ramas endoctriné de gens de toute espèce, ce superflu corrosif des états fait un grand corps oisif, dangereux, inutile, avide, voluptueux. Ils donnent au Public quelques volumes compilés & scientifiques pour toute monnoie des grands biens qu'ils croient avoir droit après de manger impunément. Ils possèdent plus du

demi tiers de ce Royaume; ils boivent, ils mangent, ils rêvent, ils chantent pour le salut des hommes. Sans eux les François iroient à tous les Diables. Ils arrêtent la colére des cicux; ils trafiquent les scrupules & les miracles; ils sont hypochondriaques; ils sont de belle humeur; les uns sont saints à canoniser; les autres portent le joug de Christ avec une gayeté tout-à-fait admirable: c'est la grace qui opère toutes ces diversités vertueuses. Tu n'aimes pas ces Révérends, lui dis-je? Non, me répondit-il. Nous les avons tous chassés d'Angleterre, & avons restitué à la noblesse des biens que nos ancêtres avoient eu la simplicité de donner à ces Dévots rusés. Nous avons déclaré les donations nulles, comme ayant été extorquées à la religiosité & à la crédulité publique, & ne les aurions cru valides, qu'au cas que la fin du monde fût venue, comme ces Imposteurs le prêchoient. Une donation faite par crainte, est contre toutes les Loix. Faut-il

tant de biens pour vivre d'herbages comme ils devroient faire? N'est-il pas honteux de voir un Moine sur un cheval fringant. & le Noble écoté jusqu'au cul, aller à pied, & vivre chez lui plus mal que les valets de ces Vénérables? Mais que dis-tu, Milord, des pauvres Moines de ces climats? Ils demandent l'aumône, ils vivent austèrement. Bon, medit-il, tu ne les connois pas, Igli. Ils ne voudroient pas troquer leur besace pour les amples possessions des autres. Ces comperes baissent la prunelle dévotieusement, & vont à leur but. Ils achètent aux dépens de leurs mortifications, la tendresse du peuple, des vicilles & des fots. Les chauffer, leur donner des chemises, ce seroit leur ravir tous leurs fonds; ce seroit leur couper la gorge. Il est vrai que j'estime ces Vénérables, ils suivent les Apôtres : jamais on ne les voit contester en justice. Ils sont prêts à tous les événemens; la peste, la mort, le feu ne les épouvante pas. Ils sont les enfans per-

du
&
tr
pé
leu
les
ils
ne
qu
dit
me
me
die
poi
me
fer
gie
rel
fro
l'h
pe
ha
les
loi

herbages
est-il pas
un che-
jusqu'au
chez lui
s Vénéra-
des pau-
ls deman-
tèrement.
s pas, Igli.
leur besace
des autres.
nelle dévo-
t. Ils aché-
tifications,
eilles & des
er des che-
ous leurs
gorge. Il est
bles, ils sui-
ne les voit
prêts à tous
ort, le feu ne
enfans per-

des des autres Moines graves, discrets,
& de conséquence, qui n'ont garde de
troubler leur repos pour le Peuple qui
périclite. Mais que ne travaillent-ils de
leurs mains, au lieu des études auxquel-
les ils s'appliquent sans y réussir jamais;
ils rendroient service aux Catholiques de
ne pas les fatiguer par des Sermons? A
quoi bon, Igli, tous ces originaux, me
dit le Milord? je n'aime point des hom-
mes officieux de cette espèce; nous som-
mes secourus à Londres dans nos incendies,
aussi-bien qu'à Paris, & n'avons
point de ces Révérends; mais ici les fem-
mes les soutiennent & les aiment sans
scrupule, à cause de leur difformité reli-
gieuse: elles sont compatissantes natu-
rellement, & ne peuvent voir, de sang
froid, un homme dans la douleur. C'est
l'homme qu'elles aiment & non pas la
personne, Igli, ne t'y méprends pas. Ces
habits rudes excitent la volupté plus que
les plus brillans. L'amour n'a point de
loix ni de barrières. Tu vois, cher Alha,

que ces Peuples font extravagans, même parmi leurs Sages. Qu'ils ont beau disputer les droits à la Nature, qu'elle a son empire légitime tôt ou tard ; tous ces Moines pauvres & riches ont leur béatitude. La Providence déploie, en leur faveur, la force & la miséricorde de son bras. Que ne suis-je dans nos cheres solitudes ! Que ma chere Glé soit heureuse, & que tes ans se multiplient ! Embrasse mes enfans, cher Alha, & que ta tendresse dure autant que la mienne.

Fin du Tome premier.

3.

 , même
eau dif-
lle a fon
rous ces
ur béati-
en leur
de de fon
neres so-
neureufe,
Embrasse
ne ta ten-
ne.

